

1R
862



N^o 4

10R
862

1780 m

R 261 m

LA VILLE <sup>10p
862</sup>
DE PARIS
EN VERS
BURLESQUES.

Contenant les Galanteries du Palais. La
Chicane des Plaideurs. Les Filouteries
du Pont-neuf. L'éloquence des Ha-
rangeres de la Halle. L'adresse des Ser-
vantes qui fendent la mulle. L'Inven-
taire de la Friperie. Le haut style des
Secretaires de Saint Innocent, & plu-
sieurs choses de cette nature.

Par le Sieur BERTHAUD.

Augmentée de la Foire Saint Germain.

Par le Sieur SCARON.



A TROYES,

Chez la Veuve de JEAN OUDOT,
Imprimeur-Libraire, rue du Temple.

Avec Permission.





A MES AMIS

DE LA CAMPAGNE.

*V*ous me demandez si souvent des nouvelles de Paris, & des particularitez de ce qui s'y passe, que je veux pour vous satisfaire vous en donner qui vous feront peut-être rire quelque quart d'heure, si vous voulez prendre la peine de les lire. Tout le monde envoie dans les Provinces les Relations de ce qui se passe de beau dans cette grande & célèbre Ville, & chacun s'étudie à bien débiter les magnificences que l'on voit à la suite du Roi, dans le Palais des Princes, & dans

4
les cérémonies publiques, moi-même je
m'y suis escrimé comme les autres. Mais
c'est une matière trop sérieuse. Je veux
dans celle que je vous envoie, vous
parler de quelque chose qui ne soit pas
fort élevé. Si vous n'entendiez discour-
rir que des beautés de Paris, elles ne
vous paroîtroient pas si rares, & vous
n'en feriez pas l'estime que vous de-
vez. Le grand nombre de choses en
amoindrit le prix, & une confusion de
merveilles empêche de les bien consi-
dérer: C'est pour cela, mes chers amis,
que j'ai voulu vous avertir par la lec-
ture des Vers que je vous présente, où
vous apprendrez ce que j'ai fait voir
à un nouveau venu en cette Ville.
Je l'ai mené d'abord dans les endroits
où l'on voit la confusion & le desor-
dre; afin qu'après il eût plus de plai-
sir à voir le Palais Royal, le Cours,
la Comédie, toutes les autres choses de
cette nature. Je l'ai promené sur le
Pont-Neuf, où je lui ai fait remar-

5
quer cent drogeries qui s'y font. Je l'ai
mené daas la Galerie du palais, où
les Marchands disent cent choses à la
fois. Je lui ai fait considérer la diver-
sité des Plaideurs & des gens. Je l'ai
engagé dans un embarras devant le
Palais, où il s'est trouvé parmi des
carrosses, & des chariots accrochez,
des tombereaux pleins de bouës ren-
versez, des boutiques de Merciers par
terre, entre des laquais, des porteurs
de chaises, des boüeurs, & des chare-
riers qui se gourment. Je lui ai fait
voir une rue en allarme, & tout un
voisinage soulevé qui court avec des
broches & des halbardes, après un hom-
me qu'on prend pour un autre. Je l'ai
mené aux Charniers de Saint Inno-
cent, où je lui ai montré les illustres
Secretaires de ce pais-là. Je lui ai fait
considérer une servante qui ferre la
mule. Les marmousets de papier, &
des vendeurs d'Images. Je lui ai mon-
tré tous les guenillons de la Friperie,

*Je lui ai fait entendre les injures des
Harangeres de la Halle , & une in-
finité d'autres choses semblables que
vous verrez dans ces Vers que je vous
donne , puisque vous me les demandez ,
& que je ne puis vous les refuser ,
parce que je suis vôtre ami & vôtre
serviteur.*



LA VILLE
DE PARIS
EN VERS
BURLESQUES

O U y Paris, fussai-je pendu ,
Quand on me l'auroit défendu ,
Je veux dussai-je vous déplaire ,
Décharger sur vous ma colere ,
Commençons donc , Monsieur Paris ;
Quoique vous emportiez le prix ,
Sur toutes les Villes du Monde ,
Ma foi , je veux que l'on me tonde ,
Que l'on me berne , & qu'en un mot ,
Chacun me tienne pour un sot ,
Si jamais plus chez vous je rentre ,
Et je veux bien qu'un mal de ventre ,
Me fasse courir quinze jours ,
Que je sois velu comme un ours ,
Que le farcin avec la galle ,
Fassent ma peau comme une malle ,

Ou comme le cuir d'un bahu,
 Que je montre toujours le cu,
 Et que malgré le vent de bise,
 Je marche toujours sans chemise,
 Que je devienne aussi teigneux,
 Que le plus misérable gueux,
 Que j'aye la tête pelée,
 Que j'ay la barbe gelée,
 Et qu'enfin tous les plus grands maux,
 Pénètrent jusques dans mes os,
 Si jamais plus je vous abonde.

Les Filouteries du Pont-neuf.

Sois-je pendu cent fois sans corde
 Si jamais plus je vais chez-vous,
 Maîtresse Ville des Filoux,
 Et si je me mets plus en peine,
 D'aller voir la Samaritaine,
 Le Pont-neuf, & ce grand Cheval
 De bronze qui ne fait nul mal,
 Toujours bien net, sans que l'étrille,
 (Dieu me damne s'il n'est bon drille)
 Touchez le tant qu'il vous plaira,
 Car jamais il ne vous mordra,
 Jamais ce Cheval de parade,
 N'a fait morsure ni ruade.

Vous rendrez vous des Charlatans,
 Des Filoux, des passe-volans,
 Pont-neuf, ordinaire théâtre
 De vendeurs d'onguans & d'emplâtres.

Séjour des Arracheurs de dents,
 Des Fripiers, Libraires, Pédans,
 Des chanteurs de chansons nouvelles,
 D'entre-metteurs de Demoiselles,
 De coupe-bourse d'Argotiers,
 De Maîtres de salles métiers,
 D'Opérateurs & de Chimiques,
 Et de Medecins Spagiriens,
 De fins Joueurs de gobelliers,
 De ceux qui rendent des poulets,
 J'ai, Monsieur, de fort bon remede,
 Vous dit l'un, jamais Dieu ne m'aide,
 Pour ce mal-là que sçavez,
 Croyez-moi, Monsieur, vous pouvez,
 Vous en servir sans tenir chambre,
 Voyez il sent le musque & l'ambre,
 Il est du mercure préparé,
 Et jamais Amboise paré,
 Ne donna remede semblable.

Cette chanson est agréable,
 Dit l'autre, Monsieur pour un sou,
 Là hé, mon manteau, là filou,
 Au voleur, au tireur de laine,
 Hé ! mon Dieu la Samaritaine,
 Voyez comme elle il verse l'eau,
 Et cet Horloge qu'il est beau,
 Ecoute, écoute comme il sonne,
 Dirois-tu pas qu'on carrillonne,
 Regarde un peu ce Jacquemard.

Têtebleu, qu'il fait la Monard,
Tien, tien, ma foi aga regarde,
Il est fait comme la Guimbarde,
Pardi c'est pour être étonnez.

Voyons ces Tireurs à la blanche;
Qui pour ornement de leur banque
Ont quatre ou cinq gros marmousets
Plantez sur des tourniquets
Tenant en main une écritoire,
Faites de bois, d'os ou d'yvoire,
Un peigne de plomb, un miroir,
Garni de papier jaune ou noir,
Des chausses-pieds, des équillettes,
Des couteaux plians, des lunettes,
Un étui de peigne, un cadran,
Barbouillez avec du safran,
De vieilles Heures de notre-Dame,
A l'usage d'homme & de femme,
Moitié François, moitié Latin,
De vieilles roses de satin,
Un fusil garni d'allumettes,
Deux ou trois vieilles savonnettes,
Une tabatiere de bois,
Une visse à casser des noix,
Un petit marmouzet d'albâtre,
Des gands blanchis avec du plâtre,
Un méchant chapeau de castor,
Garni d'un cordon de faux or,
Une flûte, un tambour de basque,

Un vieux manchon, un méchant masque,
Ça, Messieurs, mettez au hazard,
On tire une fois pour un liard,
(Dis ce coquin dans la boutique)
Vêtu d'un habit à l'antique,
Qui peste contre les passans,
De ce qu'il n'a point de marchands,
Pour un sol vous avez six balles,
Dit ce Marchand d'étuis de balles,
A moi, Monsieur, qui veut tirer,
Avant que de me retirer,
Çà chalans, hazard à la blanche,
De trois coups personne ne manque.

Les Entretiens d'un Gascon.

Pardi, voici quelque nigaut;
C'est un Gascon ou peut s'en faut,
Abordons-le, Monsieur, je pense
Être de votre connoissance,
Je crois vous avoir vû à Mets
Pourroit bien être, Monsieur, mais
Qui êtes-vous déplaîse,
Monsieur on me nomme saint Blaise;
Demeurez par la vertu bleu,
Je vous ai vû en quelque lieu,
Dieu me damne, c'est en Hollande;
A Bolduc ou bien dans Ostende
Dans Ostende pardonnez-moi,
Attendez j'y suis par ma foi,
C'est peut-être en Catalogne,

non, non, Monsieur, c'est en Gascogne
 Parbleu vous dites vrai j'en suis,
 Mais où est-ce que je vous vis,
 Je ne sçai pas, mais il me semble,
 D'avoir fait un voyage ensemble,
 Cap de bions, sans tant badiner,
 Jou m'en bas bien lou bediner,
 Il faut que ce soir à Mirande,
 Sant mrtuty ou vien marmande,
 Sur mon ame je n'en sçai rien,
 Mais pourtant il me semble bien,
 Que je connois votre visage,
 Venez, parlons-en d'avantage,
 Faisons un tour nous causerons,
 En lieu moins sujet aux affronts,
 Vous vous pourriez trouver en peine,
 Où logez vous que je vous menne,
 Chez-vous Monsieur, que pensez-vous,
 Ce Pont est farci de filoux,
 On le dit, mais j'atends mon frere,
 Il est allé chez son beau pere,
 C'est bien fait, mais en attendant,
 Garre la bourse cependant,
 Ma bourse, mordi, mal peste,
 Peu cap de vous, je proteste,
 Aga hée que dit ce badaud,
 C'est vous qui êtes nigaut,
 Rendez-moi on te bous assommé,
 Mais vous n'êtes pas Gentil homme,

Je ne vais pas contre vous.
 Ce passe tems n'est-il pas doux,
 Frottez-vous-y, mais vous rivièrre,
 Où l'on voit maintes lavandières,
 Noyez-moi si vous m'y trouvez,
 Vous Seine l'égoût des privez,
 D'une si grande & falle Ville.
 Passons maintenant dedat s l'Isle,
 Voyons ce qu'on fait dans ce lieu,
 Où je croi que l'on tromperoit Dieu,
 Dans le pervers siecle où nous sommes,
 Ainsi qu'on y trompe les hommes.

Les Galanteries du Palais.

Et puis entrons dans le Palais,
 Où nous verrons que Rabelais,
 N'a point dit tant de railleries,
 Qu'il s'y fait de friponneries,
 Nous y verrons de fins trompeurs,
 D'il ustrissimes affronteurs;
 Allons-y voir la grande presse,
 Des gens allans venans sans cesse,
 Qu'on y voit presque tous les jours,
 La les courriers d'amours,
 Font mille tours de passe passe,
 Le mal s'y fait de bonne grace,
 Les plus sages y sont trompez,
 J'en sçai qui furent attrapez,
 Allant un jour par raillerie,
 Faire un tour de la Galerie,

Du Palais où l'on fait ces coups.

Ca, Monsieur, qu'acheterez-vous ?

Dit une belle Librairesse,

Venez voir une belle piece,

Les Heroïnes de du Bose,

J'ai les œuvres de Larabose,

Tenez voici l'honnête Femme,

Venez ici, tenez Madame,

Voici les œuvres de Caussin,

J'ai des Heures de papier fin,

Elles sont à la Chanceliere,

J'ai la Cassandre tout entiere,

Voulez-vous les œuvres d'Arnaut

J'ai bien ici ce qu'il vous faut,

Monsieur, cherchez-vous quelque chose

J'ai les pieces de belle Rose,

Conservoit le plus chèrement,

Je les ai eu secretement,

Depuis qu'il est hors du Théâtre,

Avez vous sa Cleopâtre,

C'est une piece qui ravit,

Sur tout quand Antoine la suit.

Voulez-vous voir la Gajatée,

Da niobée, la Pasitée,

La mort de Cesar, Jodelet,

Le Cinna, le Maître Valet,

Tout le Recueil des Comedies.

Voici de belles Tragedies,

Qu'on a fait depuis deux jours,

J'ai bien encore les Amors,

Du Prince de la Grande Bretagne,

Voici les Essais de Montagne,

J'ai bien quelque chose de beau

C'est Davilla couvert de veau,

En beau papier, en beau caractère,

Monsieur, voici bien votre affaire,

J'ai tout Rablais & l'Agripa

Sans qu'il y manque un yota,

C'est pour porter à la pochette,

Mais je vous vends en cachette

J'ai Caron, non pas des nouveaux,

Le mien est de ceux de Bourdeaux,

J'ai céans l'Histoire secrette,

C'est une piece fort bien faite,

J'ai bien quelque chose de prix,

La Doctrine des beaux Esprits,

Monsieur, si vous étiez un homme

Pour y mettre une bonne somme,

Je pourrais vous en faire part,

Je l'ai dans un coin à l'écart,

C'est bien une piece fort bonne,

C'est pour cela que la Sorbonne,

A tretous nous à deffendu,

Sous la peine d'être pendu,

D'en imprimer aucune chose,

Ainsi personne de nous n'ose,

Dire qui a ce Livre ici,

Mais pour celui-là que voici,

C'est l'Original sur mon ame.

Approchez vous ici, Madame ;
 Là, voyez donc, venez, venez,
 Voici ce qu'il vous faut tenez,
 Dit un autre Marchand qui crie,
 Du milieu de la Galerie,
 J'ai de beaux masques, de beaux gands ;
 De beaux mouchoirs, de beaux galans,
 Venez ici Mademoiselle,
 J'ai de bellissime dantelle,
 Des points coupez qui sont fort beaux,
 De beaux étuis de beaux ciseaux,
 De la neige des plus belles,
 J'ai des cravates à dantelle,
 Un manchon, un bel évantail,
 Des pendans d'oreilles d'émail,
 Une coëffe de crapaudaille,
 J'ai de beaux ouvrages de paille.

Monseigneur, dit un autre, voici,
 Ce qui ne se trouve qu'ici,
 Des couteaux à la Polonoise,
 Des colles de buffles à l'Angloise,
 Un castor qui vient du Japon,
 Venez voir un futre fort bon,
 Il est excellent pour la pluye,
 C'est de ceux qu'on porte en Turquie,
 Des canons, des bas à botter
 Monseigneur, voulez vous acheter ?

Mais écoutons cette marchande,

Monseigneur,

Monseigneur, j'ai de belle Hollande,
 Des manchettes, de beaux rabats,
 De beaux colers, de forts beaux bas,
 Ahetez - vous quelque chemise,
 Voici de belles marchandises,
 Venez, messieurs, venez à moi,
 Vous aurez bon marché, ma foi.

Allons, laissons la Galerie,
 Voyons une autre drôlerie,
 Viens, viens, sur moi, passons ici,
 Tu connoîtras un racourci ?
 De l'enfer en la piperie,
 Tu trouveras la tromperie,
 Des Avocats, des Procureurs,
 Qui fourbent les pauvres Plaideurs.

Hé ! bien nous voici dans la Salle ;
 Dirois-tu pas que c'est la Halle,
 Ecoute un peu quel beau sabat,
 Regarde un Laquais qui se bat,
 Contre un vendeur de pain d'épice,
 Tien, tien, vois-tu pas un qui pisse ?
 Contre un pillier, ah par ma foi,
 Tout droit & vis-à-vis de moi,
 Regarde, voici ce pauvre Prêtre,
 Accoudé sur cette fenêtre,
 Tenant un fagot de papiers,
 Qu'il monte à des fasses cahiers,
 Sans doute il plaide un benefice,
 Mordi, voi donc, écoute un Suisse,

Comme il parle à son Rapporteur ;
(Un Suisse qui parle à son Rapporteur)
 Monsieur, il en est chicaneur,
 Non par je lui point produire,
 Lui votre Clerc vouloit seduire ;
 Lui avois donné cinq francs,
 Pour ne point venir les Sergens,
 A son maison le diable emporte,
 moi lui enfoncer bien son porte.
 morbleu voi ce gros mammelu,
 Qui porte un gros bonnet pelu,
 ma foi, c'est un Huissier sans doute,
 mais viens donc vite, écoute, écoute
 Voici trois francs solliciteurs,
 Ce sont d'illustres affronteurs,
 Lorsque je les vois, je deteste,
 Ils sont méchans comme la peste,
 Vois-tu pas là ce nez camus,
 Qui parle de committimus,
 ma foi, c'est le plus méchant homme,
 Qui soit d'ici jusqu'à Rome,
 Cet autre ne vaut-guerre mieux,
 Que vois-tu au milieu des deux,
 Car l'autre jour j'eus une affaire,
 C'est de quoi je ne me puis taire
 Ce frippon de solliciteur,
 Et le Clerc de mon Rapporteur,
 méchans tous deux comme deux diables,
 Frabriquent chose effroyable,

Un faux Arrêt du Parlement,
 Qu'ils firent si parfaitement,
 Que si le Ciel par sa justice,
 N'eût fait connoître leur malice
 Sur mon ame j'étois perdu,
 J'étois à tout le moins pendu,
 Mais la malle-peste les crève,
 Ou bien qu'au milieu de la Grève,
 Dedans ces charbons allumez,
 Ces deux pendus soient consummez.
 Passons, laissons ces infâmes,
 Regarde un peu ces pauvres Dames ;
 Qui suivent cet homme à grands pas
 Et qui ne les regarde pas,
 C'est un Conseiller des Requêtes,
 Ou bien un de ceux des Enquêtes,
 Elles parlent de confirmer,
 Une Sentence, ou l'infirmier,
 D'un appel, d'une incompetance ;
 D'un decret converti l'Ordonnance.
 Que diable veut dire infirmer
 Et cet autre mot confirmer :
 Quoi, tu n'entens pas la chicane,
 Viens, viens : suivons cette sôutane
 C'est un homme de grand caquet
 Qui va plaider dans le Parquet,
 Remarque toutes ses paroles,
 Son action, ses hyperboles,
 Il dira de beaux mots nouveaux ;

Des mieux choisis & des plus beaux ;
 Il parle comme un frénétique ,
 Quand il discourt en sa pratique ,
 En sa prononciation ,
 Tout se termine par sion ,
 Je croi que l'antique Grammaire ,
 Et le langage populaire ,
 Parmi les discours les plus vieux ,
 N'ont rien dit de plus ennuyeux ,
 Il croit faire une belle phrase ,
 Et discourir avec emphase ,
 Quand il se sert de jussion ,
 Et de qualification ,
 Ce sont des discours à la mode ;
 Quand il veut expliquer le Code ,
 Il dit la validation ,
 Il dit certification ,
 Quand il se parle de criées ;
 Lorsqu'elles sont certifiées ,
 Il dit signification ,
 Il dit une assignation ,
 Ma foi si je voulois tout dire ;
 Je te ferois pisser de rire :
 Ce sont des mots du tems jadis ;
 Comme en usoient les Amadies .
 Mais sortons d'ici , je te prie ,
 J'entens-là loin quelqu'un qui crie ;
 Vertubleu c'est un passant ,
 Ceci n'est pas trop mal plaisant ,

Regarde comme on le tecouë ,
 Et comme diable il fait la mouë ,
 Un Sergent le tient au collet ,
 Mordi regarde ce Valet ,
 Comme il croque une tartellette ,
 Accaudé sur cette tablette ,
 Hé ! vertubleu regarde ici ,
 Un franc nigaut dans cette foule ,
 Qui porte en sa main une poule ,
 Il suit de près un Procureur ,
 Pardi c'est quelque Laboureur ,
 Ou quelque Vigneron , je gage ,
 Que c'est un homme de village ,
 Voi , comme il tient son chapeau ,
 Ecoute il parle d'un troupeau ,
 Que l'on saisit un jour de Fête ,
 Sans avoir présenté Requête .

Un Palegre qui plaide.

Ardé , regarde bien Monsieur ,
 Je suis tout mouillé , car y pleut ,
 Et pourtant je vous apporte ,
 Une poule le diable emporte ,
 Plaidez-moi fort bien & fort bien ,
 Car je crève dedans ma piau ,
 Et je suis si fort en colere ,
 Que pargué je ne me puis taize ,
 Voigeant mes brebis en prison ,
 Margué c'est une traison ,
 D'un des biaux freze de ma femme ;

Voüi j'enrage dessus mon ame,
 Boutez ; gagez-moi mon Procès
 Si j'en pouvois avoir le succès.
 Que j'en ayons les mains levées,
 Et que mes brebis soient sauvées
 Je vous ferai un beau present
 Je sçai que vous êtes bien disant,
 Allez plaidez-moi bien ma cause
 C'est sur vous que je me repose,
 Ceci n'est-il pas bien bouffon,
 Ce pauvre praut ce morfond,
 Et s'explique comme une bête,
 Suivant son Procureur nud tête.

Passons laissons-là ce nigaut,
 Considere un peu ce lourdaud,
 Comme diable il prête l'oreille
 Sans doute quelqu'un le conseille
 Dessus quelque procès qu'il a.

Approche ici, tien, tien, voilà,
 De quoi rire un demi quart d'heure,
 Vois-tu bien celle-là qui pleure
 C'est la femme d'un armurier,
 Qui voudroit se démarier,
 C'est bien la plus plaisante affaire
 Que jamais femme ait voulu faire ?
 Viens, donc viens, viens, accours, accours,
 Entendons un peu son discours,
 La voilà déjà qui s'écrite,
 Et qui fait passer pour un crime

La veillesse de son mari,
 Elle dit qu'il n'a jamais ri.

*La Femme d'un Armurier qui veut être
 démarier.*

Vramen, Monsieur, c'est dommage,
 De voir une femme à mon âge
 Estre avec un homme si vieux,
 Tout morfondu, tout chassieux,
 Pour moi je veux que la justice,
 Me tire de ce maléfice,
 Car je ne sçaurois plus souffrir,
 J'aimerois mieux cens fois mourir,
 Que de me trouver obligée,
 De vivre toujours affligée,
 Outre que serai trouver,
 Et même je pourrai prouver,
 qu'alors que je fus fiancée,
 Ma mere m'y avoit forcée,
 Et personne n'a point ouï,
 que jamais j'aye dit ouï,
 Je sçais qu'à la Cour de l'Eglise ;
 Alors qu'une femme est surprise
 Ou contrainte de ses parens,
 Et même on voit parmi les Grands,
 quand une femme est mécontente,
 Souvent on souffert qu'elle invente
 quelque chose qui soit mauvais,
 Disant que mon mari est punais,
 Ou bien qu'il a mauvaise haleine

Et sans mettre guere en peine,
 Dire quelque fois en passant,
 Mon mari est un impuissant,
 Ainsi, Monsieur, je vous supplie;
 De m'oter de melancolie;
 Donnez-moi conseil, s'il vous plaît,
 Si je ne pourrois point par Arrêt,
 Faire rompre mon mariage,
 Le contrat & le centage,
 Car je vous jure sur ma foi,
 Que j'employerai tout mon dequoi,
 Je vendrai jusqu'à ma chemise,
 Afin de n'être plus soumise,
 Aux humeurs de ce vieux penart,
 J'aime bien mieux perdre le quart;
 (Ou bien la moitié toute entiere,
 Quoique je suis bonne heritiere)
 De ce que j'ai porté chez lui,
 Et quand je devrois dès mes-hui,
 Me trouver reduite à l'aumône,
 Qu'on me recommandât au Prône,
 Voyez vous, Monsieur, j'aime mieux,
 Perir que vivre avec ce vieux,
 Car par ma foi, je vous assure,
 Et c'est sans que je me parjure,
 C'est bien l'homme le plus malin,
 Le plus sale, le plus vilain,
 Le corps le plus rempli d'ordure,
 De saleté & de pourriture.

Il put dix fois qu'un rat mort,
 Il vesse toujours quand il dort,
 C'est la bien plus vilaine pense,
 qui soit au Royaume de France,
 Il mange comme un loup garou,
 Jamais il ne dit j'en ai prou,
 Il a toujours le nez au verre,
 Nous sommes en éternelle guerre,
 Il gronde comme un gros matou,
 Tous les soirs il est demi saou,
 Et puis il dort comme une bête,
 Et vous diriez que la tempête,
 Soit tombée au milieu de nous,
 quand il ronfle sur les genoux,
 Mais ce qui m'est insupportable;
 Il est jaloux comme un diable,
 Je n'oserois sortir un pas,
 Non pas même prendre un repas,
 Chez notre plus proche voisine,
 qu'il ne me traite de coquine,
 Il dit que je viens du bordel,
 Non jamais on n'en vit un tel,
 Toujours peste, toujours renasque,
 Il est bourru, il est fantasque,
 Et le pis est que ce pendu,
 M'a très-étroitement défendu,
 Tant sa jalousie est méchante
 De frequenter avec ma Tante;
 Même il a dit à son voisin,

Que je couche avec mon cousin,
 Quand il me veut chercher querelle.
 Il dit que je suis maquerelle,
 Que je connois tous les filoux,
 Et ce cagneux est si jaloux,
 Si fâcheux & si fantastique,
 Qu'il me chasse de la boutique,
 Quand il voit venir un Marchand
 Voyez, s'il n'est pas bien méchant,
 Tant seulement le jour de Pâques,
 Je fus au Sermon à saint Jacques,
 Et lors que je fus de retour,
 Sans respecter un si bon jour
 Il m'enfermit dans notre cave,
 Et me traitit comme une esclave;
 J'y demeuré toute la nuit,
 Sans qu'ame vivante me vit,
 Voyez donc, Monsieur, je vous prie,
 Si c'est sans sujet que je crie,
 Si je n'ai pas bonne raison,
 De quitter l'homme & la maison,
 D'abandonner tout son ménage,
 Et de rompre mon mariage.
 quittons cela, passons ici,
 Car tu n'as jamais vû ceci,
 Vois-tu, c'est la Chambre dorée,
 Regarde comme elle est parée,
 Là sont assis les Présidens,
 Trestous rangez sur ses deux bans,

C'est ici que le monde tremble,
 Lorsque le Parlement s'assemble,
 Vertubleu voici des Huissiers,
 Des procureurs & des Greffiers,
 Sans doute on vient à l'Audience,
 Car chacun prend la séance,
 Sortons voici les Conseillers,
 Rangeons-nous contre ces pilliers;
 Voyons les passer à la file,
 Tien, ce vieux demeure dans l'Isle,
 Cet autre qui vient à grand pas,
 Se tient proche Saint Nicolas,
 Et ce bon homme qui se cambre,
 Est le Doyen de la Grande Chambre,
 L'autre, un Président au Mortier,
 qui fait à ravir son métier,
 Car celui-là n'a pas le vice,
 De commettre aucune injustice,
 Après lui c'est un officier,
 Que l'on appelle Audiencier,
 Et ces trois autres, ce misérable,
 que tu vois qui marche ensemble;
 Ce sont trois Avocats plaidans,
 qui suivent deux grands Présidens,
 Celui qui tient une baguette,
 qui porte un collet à languette,
 Et qui marche tout bellement,
 C'est un Huissier du parlement,
 Regarde comme il fait le drôle,

Avec sa verge sur l'épaule,
 Pour tous ces autres que tu vois,
 Ce sont Messieurs les Gens du Roi,
 Veux-tu que nous passions plus outre,
 Passons par dessus cette poutre?

La Beuvette du Palais.

Nous gagnerons tout droit là-bas,
 Suis-moi nous n'avons pas cent pas,
 Nous entrerons dans la beuvette,
 Tu verras une cahutte,
 Où tous les Messieurs vont manger,
 On y peut aller sans danger,
 Nous ferons causer la Maîtresse,
 Tu verras une belle hôtesse,
 Qui discourt agréablement,
 Elle parle très-joliment,
 Veux-tu venir, nous boirons pinte,
 Nous y pouvons aller sans crainte,
 Tout le monde est fort bien venu,
 Même jusqu'au plus inconnu,
 Vien, vien, suis-moi. Bonjour, Madame,
 Nous mourons de soif sur mon âme,
 Donnez-nous chopine de vin,
 Nous avons couru ce matin,
 Pour attraper à l'Audience,
 Un vieux Tresorier de France,
 Que la peste du Tresorier,
 Depuis le mois de Février,
 Je suis à poursuivre une affaire,

Diable emporte si j'ai put faire,
 Non plus que le premier jour,
 J'en ferai ma plainte à la Cour,
 Monsieur donnez vous patience,
 Si votre affaire est de Finance,
 Vous pouvez bien vous assurer,
 Que vous avez beau murmurer,
 Vous en avez pour une année,
 Toutefois cette matinée,
 Peut-être que ceans viendra,
 Quelqu'un tel qu'il vous faudra;
 Car c'est celui-là qui tient en bride,
 Le grand bureau des Tresoriers,
 Vous lui ferez voir vos papiers,
 Vous lui conterez votre chance,
 Vous ferez votre doléance,
 Pour moi je vous-y servirai,
 Moi même je lui parlerai,
 Cependant mangez quelque chose;
 Voulez vous un bon plat d'aloze,
 Un bon petit plat de barbeaux,
 Un excellent plat de naveaux,
 Il est ravissant je vous jure,
 Si voulez de la friture,
 J'ai bien la moitié d'un brochet;
 Non, qu'avez-vous à ce crochet,
 Monsieur, c'est du lard de balaine,
 Fy, cela fait mauvaise haleine,

Hé ! que diable mange cela ,
 Voyez-vous bien ce morceau-la ,
 Monsieur avant qu'il soit Dimanche ,
 Je n'en aurai pas une tranche ,
 Messieurs les Clercs en mangent bien ,
 Et si ils ne disent pas combien ,
 Ils font avec cela grande chere ,
 Et si la viande n'est pas chere ,
 C'est un morceau des plus friands
 quand ils viennent boire céans ,
 Si vous voulez de la moulue ,
 En voilà bien , mais elle est crüe ,
 Faudroit la mettre sur le gril ,
 Avec un petit peu de persil ,
 Ou bien de l'huile ou du vinaigre ;
 monsieur , si vous voulez du maigre ,
 C'est un très- bon poisson de mer ,
 On dit qu'il est un peu amer ,
 mais tous ces plaideurs de Gascogne ,
 quand il puroit comme charogne ,
 pourvû qu'il soit tant soit peu chaud ,
 Et mangent tré tous comme il faut ,
 Tenez , Messieurs , tenez un verre ,
 margot , qu'on appelle grand pierre ,
 Dit qu'il aille tirer du vin ,
 Louïse apporte ici du pain ,
 Là mettez- là , la serviette ,
 Allons à chacun une assiette ,
 C'à messieurs que mangerez-vous ?

Voyez , regardez dites nous ,
 Choisissez , voilà des lentilles ,
 Des raisins , de bonnes noisilles ,
 Des excellens pois fricassez ,
 qui ne sont pas mal épicez ,
 De petits fromage de brie ,
 C'a dites-moi donc je vous prie ,
 messieurs que voulez vous manger ,
 Vous êtes long-tems à songer ,
 Dites ce que vous voulez prendre ,
 Je n'ai pas le loisir d'attendre ,
 Donnez- nous du vin seulement ,
 nous boirons un coup viftement .

Les embarras de devant le Palais

Allons , nous enfortirons bien vite ,
 De cet épouvantable gîte ,
 nous irons tout droit dans la cour ,
 nous tournerons tout allentour ,
 auprès d'un vieux marchand de broffes ,
 afin d'éviter les carrosses ,
 Car voi- i l'heure de midi ,
 Et c'est aujourd'hui Samedi ,
 nous trouverons cinq cens charettes ,
 Des tombereaux & des broüettes ,
 J'apprehende fort l'embarras ,
 Allons vite , car tu verras ,
 qu'il nous sera presque impossible ,
 De te tirer de la presse horrible ,
 que nous rencontrerons là bas ,

Allons , suit moi donc de ce pas.

Morbleu voilà quelqu'un qui crie ,
 Tout cela n'est point raillerie ,
 J'entends qu'on dit je suis blefé ,
 Ah ! mon Dieu j'ai le bras cassé ,
 Voyons ce que c'est j'en supplie ,
 Sans doute , c'est quelque folie ,
 Peut-être quelqu'un s'est battu ,
 Allons donc le sçavoir veux-tu ,
 Malpeste c'est un pauvre homme ,
 qui crie au meurtre qu'on l'assomme ;
 Vois - tu comme il seigne des dents ,
 passons viste , entrons là dedans ,
 J'entends un sabat diabolique ,
 Fourrons-nous dans cette boutique ,
 Ce Marchand le souffrira bien ,

Monsieur nous ne gêterons rien ,
 Souffrez-nous un demi quart-d'heure ,
 nous n'osons passer où jedemeure.

Là , là , messieurs entrez , entrez ,
 Vous vous êtes bien rencontré ,
 Car voilà le bruit qui augmente ,
 Et tout le monde est en attente ,
 Personne ne sçaitoit passer ,
 On est contraint de rebrousser ,
 Du côté de la grande Horloge ,
 Et voyez-vous un qui vous déloge ,
 Et qui coure en diable & demi ,
 pour gagner saint Barthelemi ,

Tout de bon voici grand bagafre ,
 nous allons voir du tintamare ,
 nous verrons des chapeaux perdus ,
 Des nez cassés , des bras rompus ,
 mais voici venir un carrosse ,
 nous allons voir jouer beau jeu ,
 Patientons , voyons un peu ,
 S'il pourra passer à son aise ,
 Parmi tous ces porteurs de chaises ,
 mais voilà bien pris à ce coin ,
 Un grand chariot de foin ,
 Auprès de la Savaterie ,
 Vient augmenter la diablerie ,
 Je vois déjà un Savetier ,
 Veut aller gourmer le Chartier ;
 Car il accroche avec sa roué ,
 Un tombereau rempli de boué ,
 Et s'il avance encore un pas ,
 Je vois le tombereau à bas ,
 Ah ! ah , le voilà qui renverse ,
 Vois-tu , vois - tu comme il se berse ;
 Ah ! le voilà - t'il pas répandu ,
 Sur mon ame tout est perdu ,
 Il va donner de la pratique ,
 A tous ces Courtaux de boutique.
 malepeste quel margoüillis ,
 Quel desordre , quel patouillis.
 Une boutique renversée ,

de la marchandise cassée,
 On tient le boü ur au colet,
 Qui se gourme avec un valet,
 Allez chercher le Commissaire,
 Dit u gros vieux Apothiquaire,
 menez ce coquin en prison,
 Il faut qu'il vous fasse raison.
 Cependant mes Porteurs de chaises,
 qui ne savent ou reposer,
 Et ne peuvent se soulager,
 Pour trop crier & dire gare,
 Comment un autre bagarre,
 Ils heurterent les uns en passant,
 Ils poussent d'autres en marchant,
 mais après avoir bien poussé,
 Un Laquais se voyant pressé,
 Et aimant pas fort ces caresses,
 Lâche un coup de pied dans les fesses,
 D'un des Porteurs, qui tout surpris,
 Tout d'un coup lâche sa bricole,
 Et fait faire une cararole,
 A cette chaise qu'il portoit,
 Sans songer qu'il la renversoit,
 Et plantoit son monsieur par terre,
 Tombé comme un gros tas de pierre,
 Tout au milieu d'un gros boubier,
 Devant la maison d'un Barbier,
 La chaise étoit toute fendüe,

Pour la vitre elle étoit rompüe,
 Et le monsieur s'étoit bleisé,
 Du verre qui s'étoit cassé,
 Et faisoit tant soit peu paroître
 Le bout du nez par la fenêtre,
 Honteux de se voir comme un veau,
 Couché tout plat dans le ruisseau,
 Sapetruque étoit barboullée,
 Toute sale & toute mouillée,
 Enfin jamais enfariné,
 Ne s'étoit vû plus étonné,
 quand il considéra ses bottes,
 Il les voyoit pleines de crottes,
 Il avoit perdu son chapeau,
 Il avoit traîné son manteau,
 par un des bouts dedans la fange;
 Et dans cette posture étrange,
 monsieur le Courtisan sortit,
 ainsi qu'un pourceau de son lit,
 Et fut contraint, diable emporte,
 de se sauver dans une porte,
 Dix fois plus vite qu'un magot,
 Sans oser jamais dire un mot,
 Afin d'éviter la crie,
 Le sabbat & la raillerie,
 De tout le monde qui sortoit,
 Afin de sçavoir ce que c'étoit.
 mais sur ceci survient un coche,
 Lequel voulant passer s'accroche,

A deux ou trois grands chariots,
 Pleins de cotrets & de fagots,
 Là se commence un préambule,
 Le cocher veut qu'on recule,
 Un chartier dit qu'il ne veut pas
 Reculer seulement un pas,
 Sur cela le cocher s'obstine,
 Et juge en refroignant sa mine,
 Que par la mort il passera,
 que le chartier reculera,
 Et que s'il fait trop le bravache;
 Il lui frotera la mouache,
 Mon chartier un peu glorieux,
 Lui donne du fouet sur les yeux,
 Le cocher dispos & fantasque,
 descend & sautant comme un basque,
 Se jette sur son maroquin,
 Et le traite comme un coquin,
 D'autre côté le chartier frappe,
 Et fait enforte qu'il attrappe,
 Le cocher en certain endroit,
 qu'on n'ose dire tout à droit,
 Lors le cocher hurle & déteste,
 Et jure par la malpeste,
 Par la mort qu'il l'étranglera,
 Ou du moins qu'il le quittera,
 Enfin c'est un bruit dans la rue;
 C'est un vacarme, une cohue,
 Tous les Marchands font un grand bruit;

On voit tout le monde qui fuit,
 Et même un vendeur de Gazette,
 S'est trouvé pris dans des charettes,
 qui l'ont pressé jusqu'à tel point,
 qu'elles ont rompu tout son pourpoint,
 Déchité toute sa chemise,
 Et fait tomber sa marchandise,
 Un pauvre petit marmiton,
 Portant un gigot de mouton,
 A si fort reçu sur la jouë,
 qu'on l'a bousversé dans la bouë,
 Il étoit fort comme un lutin,
 Et comme un petit diabloin,
 Et ce pauvre marchand d'éguille,
 qui se tient proche la coquille,
 A vu tomber son établi,
 Et son ouvrage rempli,
 d'eau, de vilenie & de crôte,
 même il a perdu sa culotte,
 Encore de peur d'être battu,
 il a fallu qu'il se soit tenu.

Le Pont au Change.

Sortons d'ici, je t'en conjure,
 Car quelque mechante aventure,
 Nous pourroit peut-être arriver,
 Passons, quand nous devrions crever,
 Gagnons tout droit le Pont au Change,
 Pousse-moi ce marchand d'Orange,
 Allons donc, saute vite ment,

Mordi tu vas trop lentement,
 C'est s'amuser à la moutarde,
 Vertu-bien tu ne prens pas garde,
 que tu laisse embarrasser,
 Et tu ne pourras plus passer,
 puis après ce sera le diable,
 Tu seras pillé comme sable,
 Et peut être tu ne pourras,
 Te tirer de cet embarras,
 Tiens pousse cette chambrière,
 Gagne droit à cette fruitière,
 Et de là faute hardiment,
 Chez ce vendeur de passément,
 Sauve-toi le long des boutiques,
 Chez ce marchand qui venddes pipes,
 Et demeure-là de pied coy,
 Jusqu'à ce que je sois à toy.

Mais je passe dans l'autre rue,
 Car j'entens qu'on dit tué, tué,
 Je vois là-bas grande rumeur,
 Je me sauve peur de malheur,
 Adieu, va-t'en où que je meure,
 Je suis à toi dans un quart-d'heure.

Hé bien me voilà de retour,
 par ma foi j'ai fait un beau tour,
 Bien m'a voulu de sçavoir courir,
 On m'a voulu froter la bourre,
 Un petit Gentilhommeau,
 me prenoit pour un damoiseau,

Et disoit, me nommant infâme,
 Que j'avois suborné la femme,
 Il crioit comme un enragé,
 Et faisoit si fort l'outragé,
 qu'en chantant un si beau ramage,
 Il souleva le voisinage,

Les Bourgeois en rumeur.

Au même tems j'ai vu sortir,
 des gens qui vouloient m'investir;
 Les uns formoient un corps de garde,
 avec chacun une hallebarde,
 Les autres avoient un épieu,
 quelques-uns des armes à feu,
 Celui ci tenoit une broche,
 Cet autre une méchante pioche,
 d'autres des bastons à deux bouts,
 Et heurloient tous comme des foux,
 Chacun crioit à pleine teste,
 Arrête, arrête, arrête, arrête,
 Prenez, Messieurs prenez, prene
 Ce coquin, & le retenez,
 Il faut que nous contions la chance,
 A ce malotru d'importance.

Cependant j'ai drillé toujours,
 Sans m'amuser à leurs discours,
 Et dans quatre sauts sur mon ami,
 J'ai gagné le pont Notre-Dame,
 Et pour mieux éviter l'affront,
 J'ai bien-tôt traversé le pont,

Sautant vite comme une chevre,
 J'ai palsé sur le Quay de Gévre;
 Et j'ai couru jusqu'ici,
 Où vous me voyez Dieu merci.

Après cet acci lent étrange,
 Sortons, passons le Pont au Change,
 Nous irons vers saint Innocent,
 Je te ferai voir en passant,
 De quoi passer une heure entiere,
 Sous les Charniers du cimetiere;
 Mais cache bien ton pistolet,
 Faut passer sous le Châtelet,
 Et ce diable d'endroit fourmille,
 D'Officiers de l'Hôtel de Ville,
 qui sont des Archers & des Sergens,
 En cette sorte de gens,
 C'est une race très-méchante,
 De qui la vie insolente,
 Et qui sans rime ni raison,
 Vous fourent un homme en prison,
 Sous une simple conjecture,
 pour dire qu'ils ont fait capture,
 Cache donc bien ton pistolet,
 qu'on ne te saisisse au colet.

dépêchons une heure est sonnée,
 Faut employer l'après-dinée,
 Car il nous reste encore à voir,
 Plusieurs choses avant ce soir,
 Voici donc ce grand Cimetiere,

Qui

qui nous fournira la matiere,
 A faire pour le moins cent Vers;
 En parlant des sujets divers,
 Et de cinq cens badineries,
 que l'on voit sous les galeries,
 Passons ici premierement,
 Car j'y trouvai dernièrement,
 Un drôle qui me fit bien rire,
 quand je le regar dois écrire,
 Peut-être le trouverons-nous,
 Si nous passons ici dessus.

Le beau stile des Secrets des S. Innocens.

Ma foi, je le vois, c'est lui-même,
 Je le connois à son teint blême,
 Suis-moi nous rirons aujourd'hui,
 Je vois qu'un homme auprès de lui;
 S'en va parler de quelque affaire,
 A cet illustre Secretaire,
 Avançons, voyons leurs discours;
 Ce drôle ici parle d'amour,
 Il veut écrire à sa Maîtresse,
 Faut écouter avec finesse,
 Approchons-nous de ce tombeau;
 Regardons dans cet écriteau,
 Et nous ferons semblant de lire,
 Mais donne toi garde de rire,
 Faut écouter avec loisir,
 Si tu veux avoir du plaisir,
 Tien, le Secretaire,

de déployer son éloquence,
 Ecoute plutôt l'amoureux,
 Monsieur, je suis très-malheureux,
 J'aime une jeune demoiselle,
 Mais je ne suis point connu d'elle,
 Elle se nomme Louïson,
 Et je sçai fort bien sa maison,
 Il faut que vous preniez la peine,
 de m'écrire une Lettre pleine,
 de beaux discours où vous marquez,
 Par des vers où vous expliquiez,
 Le jour que j'eus sa connoissance,
 Et qu'il n'est point dedans la France,
 d'homme plus amoureux que moi,
 que je lui veux donner ma foi,
 Après vous lui direz encore,
 que dans mon cœur je l'adore,
 Vous sçavez fort bien discourir,
 Vous ferez, s'il vous plaît le reste;
 Et comme, enfin je lui proteste,
 que je veux vivre désormais,
 Son serviteur à tout jamais,
 Et puis sur le dessus d'icelle,
 Il faut mettre à Mademoiselle,
 Mademoiselle Louïson,
 demeurant chez Dame Alison,
 Justement au cinquième étage,
 Près du Cabaret de la Cage,

dans une chambre à deux chassis,
 Proche Saint Pierre des Affis.
 Hé bien, hé bien, laissez moi faire,
 Dit cet illustre Secrétaire,
 quand il est question de rimer,
 Je sçai fort bien m'en escrire,
 Je dépîte homme de la Ville,
 que me puisse égaler en style.

Laissez-moi faire j'ai compris,
 Voyez cependant que j'écris,
 Parmi ce grand nombre d'images,
 Vous y verrez de beaux visages,
 Et puis je vous avertirai,
 Après cela je vous lirai,
 La Lettre quand je l'aurai faite,
 Je l'écrirai tout d'une traite,
 Parbleu, faut que nous sçachions tout;
 Faut attendre jusqu'au bout,
 Cependant lit cette Epitaphe,
 Tu verras un bel Ortographe,
 A la fin de son compliment,
 Je t'appellerai doucement,
 Peché, il a fait son écriture,
 Viens-en entendre la lecture,
 Dépêche-toi donc d'avancer,
 Le voilà qui va commencer.

Lettre du haut fille, ou l'extravagance
d'Amour.

Quand le Ciel par sa destinée,
 Eut formé cette matinée,
 Où vous lançates vos regards,
 pointus & perlans comme dards,
 que dans cette belle rencontre,
 que je puis nommer bonne encontre,
 Vous allumâtes de vos yeux,
 plus clairs que le Soleil des Cieux,
 L'intérieur de mon Microcosme,
 près de la Fontaine saint Cosme,
 En cette droit vos doux attrait,
 percerent mon cœur de cent traits;
 Et dans cette heureuse entrevûe,
 Sans jamais vous avoir connue,
 Je sentis tous mes intestins,
 Se remuer comme lutins,
 Ou comme poids en la marmite;
 Ou comme une carpe demi frite,
 Vous fistes bruit dans mes boyaux,
 Comme si j'eus mangé des naviaux
 Vous bouleversastes mes entrailles,
 plus fort que celles des volailles,
 quand on les veut accommoder,
 pour les farcir ou les larder,
 Mon cœur saute comme une ric,

A ma langue vint la pèpie,
 Et mes sens surpris si très fort,
 que je pensai devenir mort.
 Mais maintenant je me ravise,
 Et vous écris belle Louïse,
 Afin de vous faire sçavoir,
 que je desire fort vous voir,
 pour vous entretenir à l'aise,
 Du feu des charbons, de la braïse,
 dont mon esprit est allumé,
 Et mon jugement consummé,
 mais peut-être que votre mere,
 pour être d'humeur trop severe,
 ne voudroit vous laisser sortir,
 dont j'aurois très-grand repentir,
 Je vous écris droit cette Lettre,
 dans laquelle je veux mettre,
 Sans me servir de fiction,
 Où me porte ma passion,
 Et prens cette hardiesse,
 de vous nommer chere Maîtresse
 l'objet des beaux maux que je sens,
 plus grand que ceux des innocens,
 puisqu'ils souffroient dans leur enfance
 Et dans mon adolescence,
 Jour à jour, petit-à-petit,
 Je vois finir mon appetit,
 Et la viande ne m'est pas bonne,
 quand je songe à votre personne,

Je passe les nuits sans dormir ,
 A soupirer , à gémir ,
 quand je songe à votre visage ,
 Je ne mange plus de potage ,
 Et les mets les plus délicieux ;
 Sont à mon goût très-ennuyeux ,
 mes genoux tremblent de foiblesse ;
 Et mes yeux pleurent de tristesse ,
 Vous auriez très- grande pitié ,
 Si vous sçaviez mon amitié ,
 En voyant mon visage blême ,
 Vous connoîtriez le mal extrême ,
 que vous avez fait en mon corps ,
 Et par dedans & par dehors.

Mais n'importe , la bonne heure ,
 Je suis content , quoique je pleure ,
 quand vos beaux yeux je me remets ,
 Et votre amour je me promets.

Recevez donc , belle méchante ,
 que les cœurs des mortels enchante ,
 le don que je vous fais de moi .
 pour me soumettre à votre loi ,
 mes volontez seront les vôtres ,
 Et jamais je n'en aurai d'autres .
 Je ferai ce que vous direz ,
 J'irai par tout où vous irez ,
 Et n'aurai d'autre inclination .
 qu'à suivre votre affection ,
 Belle j'aiens votre reponse ,

Je loge auprès Monsieur le Nonce ,
 Tout vis-à-vis des Mathurins ,
 A l'Enseigne des trois Tarins ,
 Sur le dessus de votre Lettre ,
 Belle Louïse , il faudra mettre ,
 De peur d'interception ,
 A Monsieur , Monsieur la Ramée ,
 Volontaire suivant l'Armée ,
 Depuis les Sièges de Clerac ,
 de Nerac & de Bergerac .

Hé bien , que dis - tu de ce stile ?
 Cet homme n'est-il pas habile ,
 Ne fait-il pas de fort beaux vers ,
 Bien crochus , bien de travers .

Allons nous-en vers cette tante
 joignons un peu cette servante ,
 qui parle à cet autre Ecrivain ,
 Et tient un papier en sa main .

La Servante qui ferre la Mule.

Monsieur prenez votre Ecrivoire ,
 Je veux faire refaire ce memoire ,
 dit-elle , car il ne vaut rien ,
 faites m'en - un , mais qui soit bien ,
 afin que j'y trouve mon conte ,
 prenez bien garde qu'il se monte ,
 Je croi quinze livres dix sous ,
 qui sont arrêtez au dessous ,
 Faut qu'il monte à vingt livres seize ,
 Car voyez-vous , qu'il ne vous déplaît .

Afin qu'il soit fait comme il faut
 Mettez moi le prix un peu haut,
 Sans que je vous dissimule,
 Je veux un peu ferrer la mule,
 Car je ne puis pas autrement
 M'entretenir honnêtement;
 Nos Maîtres ont pris cet usage,
 De ne donner que peu de gages;
 Nous ne gagnons seulement pas,
 Pour nous entretenir de bas.
 Ça voyons, dit le Secrétaire,
 Je m'en vais faire voire affaire,
 Dépêchez, dites vite ment,
 Car j'écris fort subtilement,

Premièrement pour des Saucisses;
 Pour des roids & des Ecrevisses,
 Vous mettrez cinquante six sous,
 A cela que dites vous?
 Que je dis, faut mettre soixante
 Soixante soit, pour de la mante,
 De la marjolaine & du thim,
 De la lavande & du plantin,
 Du moron, de la sarlette,
 Tant soit peu d'épine vinette,
 Aussi pour trois petits panniers:
 Il y a vingt sols six deniers,
 Otez les, mettez en quarante,
 Cela joint avec les soixante,
 Feront tous justement cinq francs,

après

après lisez, pour des harangs;
 Pour trois maquereaux & deux vives;
 Et pour deux carpes toutes vives,
 Vous avez mis trois livres six,
 Il faut mettre trois livres dix,
 Plus, pour du beurre & frommage,
 Des herbes à mettre au potage,
 De la salade & des naveaux,
 Des choux pommez & des poireaux;
 Avec un panier d'oseille,
 Et pour des figues de Marseille,
 Des amandes & des pigeons,
 Des pistaches & des champignons;
 Et pour du raisin de Corinthe,
 Aussi pour deux fagots d'absinthe,
 Vous mettrez dix francs & demi,
 Rayez - les donc, mon cher ami,
 Au lieu de dix mettez - en onze,
 Plus, un petit pot de bronze,
 Mettez seize sols seulement,
 Car c'est le conte justement,
 Cela fait mes vingt livres seize;
 Bon, bon, ça, ça, je suis bien-aïse,
 donnez, s'il vous plaît, mon papier,
 Oûi - dà, mais il me faut payer,
 C'est la raison que je vous paye,
 Il le faut malgré que j'en aye,
 Hé bien, ça que faut - il donner?
 Il faut dix sols sans chicaner,

E

Comme dix sols, mort de ma vie,
 C'est un peu trop, je vous supplie,
 Vous vous contenterez de huit,
 Disputez jusqu'à la nuit,
 Il faut dix sols, c'est mon salaire;
 dix sols, je ne le veux pas faire,
 Gardez donc plutôt votre écrit
 aga - donc, pour avoir transcrit,
 Une pauvre méchante page,
 Vous faut dix sols, c'est grand dommage,
 que vous n'écriviez tout un jour,
 diable, un Conseiller de la Cour,
 Ne gagneroit pas mieux sa vie,
 prenez mes huit sols, je vous prie;
 autrement, je m'en vais, ma Foi,
 Vous n'aurez pas un denier de moi.

Plâit-il, Madame la servante,
 Parbleu vous êtes bien plaisante,
 quoi donc j'aurai écrit très-bien,
 Et vous ne me donnerez rien,
 Si ferez ma foi, je le jure,
 Vous payerez mon écriture,
 Ou j'aurai le mouchoir de cou,
 mon mouchoir, aga hé le fou,
 aga donc l'Ecrivain de nefle,
 Voyez ce beau valet de trefle,
 Regardez-bien comme il est fait,
 Ne lui faut plus qu'un attifait,
 Pour ajuster sa chevelure,

Voyez qu'il a belle encollure,
 La malle bosse du pouilleux,
 Voyez comme il est croustilleux,
 avec sa tête de filace,
 Va, tu as beau faire la grimace,
 Tu n'auras ma foi pas un fou,
 Demeure - là, fais le hou hou,
 Et gagne autant l'après-diné,
 que tu fais cette matinée.

Comment donc Madame la catin,
 J'aurai donc perdu le matin,
 rourtes beaux yeux, double carrogne
 par la jarni si je t'empoigne,
 Je te froterai le museau,
 viens-y-donc, viens vieux étourneau,
 Tu n'en as pas la hardiesse.

Le vendeur d'Images.

Allons, quittons cette diablerie,
 passons deçà, voyons plus bas,
 avance un peu, doublons le pas,
 Allons voir ce Marchand d'Images,
 C'est un illustre personnage,
 dieu vous garde, Monsieur Guerineau,
 n'avez-vous rien ici de beau,
 avez-vous des pieces nouvelles,
 Oûi, messieurs, j'en ai des plus belles,
 J'ai de beaux crayons à la main,
 Qui sont faits sur du parchemin,
 j'ai des bellissimes Estampes,

Que j'ai eûs d'un peintre d'Estampes,
Si vous en voulez acheter,
Vous les pourrez tous feüilletter,
Ils sont auprès sainte Opportune,
A l'Enseigne de la Fortune,
Je viendrai dans un moment,
Allez-donc, courez vite ment.

Quand tu verras la marchandise,
Tu verras bien de la sottise,
Il nous montrera des grimaux,
Qu'il nous fera passer pour beaux,
Des Tailles-douces en fumées,
Mal faites & mal-imprimées,
De méchans petits charbonnis,
De vieux morceaux de griffonis,
Desquels il fait autant d'estime,
Que d'une chose ranisme,
Bon, bon, le voici qui revient,
Il nous va montrer ce qu'il tient,
Nous verrons des badineries,
Et de plaifantes drôleries,
C'a Monsieur Guérineau voyons;
Montrez-nous un peu ces crayons;
Sans doute il sont de conséquence,
Oüi, messieurs, ils sont d'importance,
Je m'en vais vous les montrer tous,
Vous verrez qu'ils sont touchés doux,
J'en ai de beaux de Curivage,
Du Titian & du Carage,

J'ai des pieces Tintoler,
Du Parmisan, & d'Albert Duret,
J'ai la Danaée de Farnese,
Deux grands dessins de Veronne,
L'Architecture d'Ondius,
Les nuditez de Goldus,
Quatre crayons faits par Belande;
Et trois autres par Michel-l'Ange,
Un beau dessin de Raphaël,
Jamais homme n'en vit un tel,
C'est une à la Sanguine,
J'ai de plus une Proserpine,
Faitte par un certain Flamand,
Qui tient quelque chose de grand,
J'ai les Equisses de la Belle,
Les Païssages de Perrelle,
J'ai du Guide quatre dessins,
D'un grand Tableau de la Touffaints,
J'ai deux Têtes de Veronique,
Qui sont faites d'après l'antique,
Trois figures à demi-corps,
Faites par certain Ducorps,
C'étoit un Brocheur d'importance,
Après j'ai des peintures de France,
Tout ce qu'ils ont fait de nouveau,
Mais c'est quelque chose de beau,
Ce sont des dessins à la plume,
En grand & petit volume,
J'ai de Voüet & de Pouffin,

De Stella, la Hire Baugin,
 De Perrier, du Brun de Fouquier,
 De celui-ci n'en ai guere,
 J'ai bien encore du Sueur,
 Le grisonnement d'un Sauveur,
 Enfin j'ai quantité de pièces,
 J'ai tous les Dieux, les Déeses,
 Faites par un certain Pinal,
 Qui peint au Palais Cardinal,
 J'ai cinq ou six crayons de Lâne;
 Entre-autre une pièce prophane,
 J'en ai trois autres de Messian,
 Sur-tout vous verrez un Milan,
 Qui porte en l'air une figure,
 La plus belle de la nature,
 J'en ai bien aussi de Daret,
 D'autres de la main du Huguet;
 J'ai la grande These du Carme,
 Où Mars paroît comme un Gendarme,
 Elle est du Pere Suarés,
 Ensuite vous verrez après,
 Quatre ou cinq pieces merveilleuses,
 Très-rare & très-curieuses,
 On n'a rien vû de plus mignon,
 C'est de Bosse ou de Calignon,
 J'ai quelque chose d'admirable,
 Jamais on n'a rien vû de semblable,
 Un crayon qui n'a rien point de pair,
 Destiné par Monsieur L'inclair,

Dont Silvestre à fait une planche,
 Mais je ne l'autai que Dimanche,
 C'est un grand profit de Paris,
 Mais il n'est pas de petit prix,
 Enfin j'ai quantité de choses,
 J'ai toutes les Metamorphoses,
 Si vous voulez, nous verrons tout,
 Mais vous êtes là tout debout,
 J'ai grand peur qu'il ne vous ennuye,
 Et puis voici venir la pluye,
 Peut-être vous vous mouillerez,
 Puis après vous vous fâcheriez,
 Vaut mieux remettre la partie,
 A demain donc je vous prie,
 C'est bien dit, vous avez raison;
 J'irai dedans votre maison,
 Adieu donc jusqu'à la revûe,
 Ce drôle ici nous prend pour grûe,
 C'est un méchant double camard,
 Un Illustrissime bavard,
 As-tu remarqué sa manie,
 Et la plaisante litanie,
 Qu'il a faite de tous ces gens;
 Allons, passons ici dedans,
 Il faut ma foi que je t'y mene;
 Cet endroit en vaut bien la peine.

L'Inventaire de la Friperie.

Je te ferai voir cent manteaux,
 De vieux pourpoints, de vieux chapeaux;

Des casques & des mendrilles,
 Une infinité de guenilles,
 De vieux juste-au-corps-de velours,
 Les uns trop grands, d'autres trop courts,
 Le long de la Tonnellerie,
 En passant dans la Fripperie,
 Allons, viens donc, dépêchons-tôt,
 Nous-y. voici presque tantôt,
 Nous n'avons pas cent pas à faire,
 Mais prends bien garde il te faut taire,
 Entens les Fripiers seulement,
 Ils parlent éternellement,
 Et par certaine réthorique,
 Ils font entrer dans leur boutique;
 quand vous ne voudriez pas,
 Et quand vous ne doubleriez pas,
 Car nous y voici, prends bien garde,
 A cette vieillerie de hardes,
 Considère ce grand pourpoint,
 Vois qu'il a le collet bien joint,
 Cette vieille robe fourée,
 Comme diable elle est rembourée,
 Le collet est coeluchon,
 Doubé de quelque vieux manchon,
 Vois-tu celui-là qui le porte,
 En parade dessus sa porte,
 Jarni voici qu'il vient à nous,
 Ici, Messieurs, approchez-vous,
 Venez voir une camisolle,

Un pantion à l'Espagnole,
 C'est de ratine de Beauvais,
 Voyez, il n'est pas encore mauvais;
 C'étoit d'un Marchand d'Hollande,
 J'ai bien aussi la houplandre,
 Avec du grand passément,
 Le diable emporte si je mens,
 Ah! Monsieur, voici quelque chose,
 Un Juste-au-corps couleur de rose,
 Garni de gros boutons d'estain,
 Avec des fréluches de crain,
 La bigarrure n'est pas laide,
 Prenez-le, jamais Dieu ne m'aide,
 S'il ne vous ira comme il faut,
 Il n'a pas un petit défaut,
 Il est juste sur le corsage,
 Il étoit fait pour votre usage.

Malpeste vous vous moquez;
 J'aurois tous les sens disloquez,
 Si je m'habillois de la sorte,
 Hé! pourquoi donc, Mr. qu'importe;
 Ce Juste-au-corps n'est-il pas beau,
 Aussi bien au jour qu'au flambeau,
 Monsieur, vous pourriez prendre pire,
 Il vous est fait comme de cire,
 Mais pourtant s'il ne vous plaît pas,
 J'ai bien quelque chose là-bas,
 La plus belle pièce du monde,
 Un grand bulletin à la fronde,

Qui fut trouvé à Charanton,
 Après le combat, ce dit-on,
 Il y a bien quelque coup de bale,
 Et par le collet il est sale,
 Mais avec un peu de savon,
 Ou bien en le frottant de son,
 Quand il seroit comme un merle,
 Il deviendra plus clair que perle,
 Si vous voulez vous équiper,
 Je vous ferai participer,
 Au butin que j'eus de la guerre,
 J'ai tout ceci dans une serre,
 Mais je ne l'ose pas montrer,
 Craignant qu'on vint à rencontrer,
 Quelqu'habit ou bien quelque jupe;
 Alors je serois pris pour dupe,
 Mais vous êtes un étranger,
 Je ne sçache point de danger,
 A vous montrer toutes mes nipes,
 En voici déjà des principes,
 Je vous connois homme légal,
 Je crois ne m'adresser pas mal,
 En vous montrant ma marchandise,
 J'en ai de jaune, verte & grise,
 Sur tout j'ai trois grands pistolets,
 Avec les fourreaux violets,
 Ils sont de Sedan, je vous jure,
 On le voit bien par l'écriture,
 Il est vrai qu'ils sont rouillés,

Et les fourreaux sont barboüillez,
 Ce n'est pourtant que de la crotte,
 Tenez, regardez cette cotte,
 Comme elle étoit belle autrefois,
 Elle fut prise dans un bois,
 Avec un colet à languette,
 Que l'on me vendit en cachette,
 Elle est très-bonne assurément,
 Je vous le dis sincèrement,
 Prenez-là, Monsieur, sur mon ame,
 C'est un meuble pour votre femme,
 Elle la portera dessous,
 Cela garde bien les genoux,
 Quand on est dans une Eglise,
 Exposé au vent de la bise.

Hélas ! Monsieur je n'en veux point,
 Quoiqu'elle ait un arrière point,
 Fut-elle cinq cens fois plus belle,
 Je n'ai point de femme pour elle,
 Jamais femme ne me fut rien,
 Ainsi je ne dis pas combien,

Hé bien, Monsieur, cela n'importe;
 Vous allez voir ce qu'on apporte,
 Allons hé Jean, viens vite ment,
 Apporté à Messieurs promptement,
 Ce grand parquet couvert de toille,
 Où tu verras peinte une étoille,
 Il est auprès du grand buffet,
 Tu sçais fort bien comme il est fait,

Ça donc, ça Jean, allons dépêche ;
 Oste ce manteau qui t'empêche,
 Or sus voici notre paquet,
 Tenez voulez-vous ce roquet,
 Il est doublé de bonne frise,
 Ou bien cette casaque grise,
 Elle n'est pas neuve, mais pourtant ;
 Vous n'en aurez jamais autant,
 Qui ne vous coûte une pistole,
 Je vous le dis sans hyperbole,
 C'est un fort bon drap de Meunier,
 Qui fut prise dans un grenier,
 Du tems de la guerre de Brie,
 Achetez - là, je vous en prie,
 Je vous jure sur mon honneur ;
 Quel vous portera honneur,
 Elle étoit d'un vieux Gentilhomme,
 (Je ne sçais pas comme il se nomme)
 Mais je suis très-bien assuré,
 Qu'il est beau frere d'un Curé,
 Qui demeure (ainsi qu'on le conte)
 Proche Villeneuve le Comte ;
 Quoi qu'il en soit, achetez-là,
 Ou bien prenez ce manteau-là,
 C'est bien votre fait, ce me semble.
 Fy, fi, quand je le vois, je tremble,
 Il est pelé de bout en bout,
 Regardez - le bien par-tout,
 Comme diable il montre la corde,

Jarni j'ai peur qu'il ne me morde,
 Mallebosse, il montre les dents,
 Il feroit peur aux pauvres gens.
 Ah ! Messieurs, ne vous en déplaise
 Croyez-vous que je sois bien-aïse,
 Que l'on se moque de moi,
 Voulez-vous acheter, ou quoi,
 Dites-le moi, je vous en prie,
 Car je n'entends pas raillerie,
 On ne se moque pas ainsi,
 Des hommes en ce pais ici.

Allons, quittons cette boutique,
 Je vois le marchand qui se pique,
 Dedans ce lieu faut filer doux,
 Peut-être iroit - il mal pour nous,
 Si nous le raillons davantage,
 Car il n'entend pas le langage ;
 Allons - nous - en, laissons cela,
 Passons tout droit dans ce coin là,
 Nous aurons le plaisir de faire,
 Le racourci d'un Inventaire
 De cinq cens mille guenillons ;
 De vieux morceaux de cottillons ;
 L'un d'un quartier, l'autre d'un aune ;
 De vert, de bleu, de gris & de jaune,
 De toutes sortes de couleurs,
 Qui sont le butin de voleurs,
 Et de tous les tireurs de laine ;
 Qui sont vers la Samaritaine,

Laissera aux Bourgeois les manteaux,
 Souvent il en prennent de beaux,
 Qu'ils donnent à cette canaille;
 Car ceci n'est que racaille,
 Qui sert souvent de receleur,
 A tous ces infâmes voleurs,
 Ces Fripiers sont du badinage,
 Ils vous font changer de visage,
 A tous les habits qu'on a pris,
 Les noirs ils les font quasi gris,
 Et les mettent en telle sorte,
 Qu'on ne peut (le diable emporte)
 Tant ces Fripiers sont entendus,
 Jamais trouver d'habits perdus,
 Ces repetaffeurs, sur mon ame,
 D'un méchant cottillon de femme,
 (Au moins à ce que l'on m'a dit)
 Font ce vous semble un bel habit,
 Qui n'est pourtant qu'une vetille,
 Puisqu'il est fait d'une guenille,
 Un Juste au-corps devient pourpoint,
 Ainsi l'on ne le connoit point,
 Un vieux manteaux se fait calaque,
 C'est un horrible micquemaque,
 Ce qui fut un buffle autrefois,
 N'est plus qu'un pourpoint de chamois,
 Enfin, c'est en la Friperie,
 L'abregé de la tromperie,
 N'impoite rien, passons au travers,

Tiens regarde ces habits verts,
 Chamarré d'une vieille nuë,
 Proche le soin de cette ruë,
 Cela n'est-il pas surprenant;
 Faut être carême-prenant,
 Ou maître ès marionnettes,
 Ou bien vendeur de savonnettes,
 Etre apprentif de charlatan,
 Ou valet de l'Orvietan,
 Pour avoir la bizarrerie,
 D'acheter cette drôlerie.

Regarde un tant soit plus bas,
 Par ta foi n'admire tu pas,
 Cette boutique bigarée,
 Vois comme diable elle est parée,
 Trois méchans morceaux de velours,
 Un long habit, deux manteaux courts,
 Quatre chapeaux & trois menrilles,
 Arrangez dessus ces chevilles,
 Quinze ou vingt pourpoits de laquais,
 Assemblez en divers paquets,
 Deux manteaux longs de seuille morte
 (Vis-tu jamais rien de la sorte)
 Chamarez de grand passément,
 Vois qu'ils sont faits crottesquement,
 Jamais aux Rois une chandelle,
 N'eût la bigarrerie plus belle,
 Deux blancs, deux rouges & deux verts,
 Quatre de long, trois de travers,

Quelle fantasque bigarure,
 Sans doute c'étoit la parure,
 Du grand Chancelier du Japon
 Ou du Roi de Colin-tampon,
 Faut être Suisse à triple étage,
 Pour se charger de ce bagage,
 Examinons un peu de près,
 Ce que nous voyons tout auprès,
 Cinq ou six manteaux d'écarlates,
 Trois vieux chevaux de foyes plates,
 Six capuchos de baracan,
 Quatre bas de serge de Caën,
 Déchirez par les talonnières,
 Et deux méchantes devantieres
 De tafferis repalsé,
 D'un morceau de satin palsé,
 Trois vieux bonnets de broderie,
 Une chaisse de tapisserie,
 Trois mules avec un patin,
 Un vieux cortillon de satin,
 Des bas à botter de futaine,
 Bordez d'une frange de laine,
 Des grands canons de vieux treillis,
 Qui furent noirs, mais qui sont gris,
 Vois-tu là cette camisolle,
 C'est un reste justobole,
 Car il ne se peut autrement,
 Qu'un homme d'un peu d'entendement,
 L'eût osé porter de la sorte,

Regarde

Regarde-bien dans cette porte,
 Considere ce grand panier,
 Et cette corbeille d'osier,
 Comme ils sont pleins de bagatelles,
 De petis morceaux de dentelles,
 Des Jarretieres de pantalon,
 Cinquante morceaux de golon,
 Quatre masques sans mantonnieres,
 Et dessus d'une gibeciere,
 Quatre pelotons, deux éguilleres,
 Cinq ou six étuits de cueilleres,
 Une piece de broderie,
 Qui fait la galanterie,
 A ce méchant chiffon,
 Qui pend auprès de ce manchon,
 Vis-à-vis cette fenêtre,
 Afin de mieux faire paroître,
 Cette écharpe de taffetas,
 Et ces guenillons en un tas,
 Enfin regarde ces boutiques,
 Tous ces chiffres Arithmétiques
 Ne seront jamais suffisans,
 Pour nombrer ce qu'on tient dedans,
 Et le meilleur conteur de France,
 Perdroit bien toute sa science,
 S'il vouloit avec ses jettons,
 Supputer tous ces vieux chiffons,
 Voilà pourquoi gagnons la Halle,
 Ce lieu-ci pût, il est trop sale,

E

Allons, nous ne ferons pas mal,
 Cet endroit sent fort l'Hôpital,
 Entrons par dessous cet arcade,
 Proche ce vendeur de fallade,
 Nous trouverons assurément,
 De quoi rire quelque moment.

Or sus, voici la Halle illustre,
 Elle est aujourd'hui dans son lustre,
 Voilà quantité de poisson,
 Nous tirons de bonne façon,
 Si tu veux prendre patience,
 Car c'est ici le lieu de France,
 Où se disent les meilleurs mots,
 On fait les contes les plus sots,
 Sur-tout parmi ces Poissonnières,
 Qui ne sont jamais les dernières,
 A dire le mot en passant,
 Quand elles attrapent un Marchand,
 Qui leur fait tant soit peu tête,
 Alors elles en font bonne fête,
 Elle lui donnent son paquet,
 En disant quelque sobriquet,
 Abandonne cette Harangère,
 Vis-à-vis de cette Lingère,
 Entendons ce qu'elle dira,
 Bien-tôt elle querellera.

Complimens des Harangères de la Halle.

Venez à moi, Monsieur le Maître,
 Jamais vous n'avez vu paroître.

Dedans la Halle du poisson,
 Qui sont de si bonne façon,
 Regardez cette grande Raye,
 Que voilà dessus cette claye,
 Vous n'avez rien vu de si beau,
 Si vous voulez ce maquereau,
 Il est tout frais sur ma parole,
 Ou bien achetez cette sole,
 Vous en aurez contentement;
 Prenez-la tout presentement;
 Car autrement elle est vendue,
 Avec ce flanchet de molié.

Je n'en veux point, Dame Alison;
 Trédame, Monsieur, pourquoi non,
 Ma marchandise vaut un autre,
 Quoi, je n'aurai du vôtre,
 Là, là, venez, vramen saumon,
 Allons, prenez-moi ce saumon,
 Il est sur mon ame admirable,
 Ce fera l'honneur de la table,
 Prenez aussi ce grand brochet,
 Que vous voyez à ce crochet,
 Il n'est mort que depuis une heure;
 Voyez-le Monsieur, que je meure;
 S'ils ne vaut plus de cent bons sous,
 Allons donc là, dépêchez-vous,
 Non, je n'en veux point Dame Jeanne;
 Je m'en vais chez la commere Anne,
 J'y trouverai (certainement)

Ce qu'il me faut entierement.

La Commere - Anne Nôtre-Dame;
 La mal- peste de la femme;
 Elle & la sœur de Jean Pigeon,
 Nous portent toutes de guignon,
 A cause qu'elles sont un peu belles,
 Tout chacun veut aller chez elles,
 Tous ces guiebles d'hommes y vont,
 Je sçavons bien ce qu'ils y font,
 Marci guieu sont de bonnes bêtes,
 Mais tous les jours ne sont pas fêtes,
 A n'arons pas toujours bon tans,
 Peut-être avant qu'il soit deux ans,
 Y pourroient bien avoir leurs huitres,
 Pu sales que vieilles vîtres,
 Vrayment, voüi, & là, là, j'aurons,
 Et peut-être que je sçaurons,
 Aussi-bien qu'eux faire des miennes,
 N'est-il pas vrai, Dame, Basquienne,
 Que je varrons bien quelque jour,
 Que tout chacun aura son tour.
 Ha, ha, voici bien nôtre affaire.
 Prends garde à ce que l'on va faire.
 Ces deux ici (dans un moment)
 Ce querelleront alsûrement,
 L'une est déjà fort en colere,
 Tien regarde un peu, considere
 Comme elle refrogne le nez,
 Nous en verrons bien d'eronnez;

Si l'on peut commencer sa dance,
 La voilà ma foi qui commence.

Va, va, l'on te connoît carogne,
 Infectée comme la charogne,
 Va t'en auprès des trois cueille
 Dans la rue des Gravilliers,
 Chez Dame- Anne la fruitiere,
 Tu as bien fait la chere entiere,
 On te connoît dans le borguiou,
 C'est là que tu tiens ton Bureau,
 Vilaine louve diffamée,
 Reste de Goujats de l'armée,
 Va, va, l'on sçait par tout ton nom;
 Tu t'es acquise un beau renom,
 Tu veux faire la Bourgeoise,
 Camuse, puante, punaise,
 Vrayment c'est bien à faire à toi,
 Tu te tiens sur ton quant à moi,
 Tu t'imagines être fort belle,
 Tu veux faire la Damoiselle,
 Sans le valet d'un Maréchal,
 Tu fusse morte à l'Hôpital,
 Va, va, Madame, au cul de crotte;
 Va-t-en de peur qu'on ne te frotte,
 Si j'empoigne ton chaperon,
 Je ne ferai dire au larron,
 Tu fais Madame l'entenduë,
 Avec ta tête au cou de grue,
 Et tes yeux de chauve-souris;

Vas-t-en voir ce vêtu de gris,
 Qui parlent à la Dame Florence,
 Il te contera bien ta chance,
 Car il ne t'a pas pardonné,
 Le mal que tu lui as donné.

As-tu donc tout dit, vieille louve;
 Que diable fais-tu là ? tu couve
 Des œufs dedans un pot de fer,
 Vieille peste, tison d'enfer,
 Vieille forcieri, vieille chienne
 Visage de Magicienne,
 Embaucheuse de porte-faix,
 Je sçai le métier que tu fais,
 T'est une bonne larronnesse,
 Une gourmande, une yvrognesse,
 Chacun t'a vu vieux cul pourri,
 Donner le fouet au pillori,
 Tout le monde sçai bien ta vie,
 Nous connoissons ta maladie,
 A ton chien de nez bourgeonné,
 Et ton visage boutoné,
 Montre bien méchante borgnesse,
 Que t'es une insigne ladresse,
 Tu le fis voir dernièrement,
 Quand le bourreau si joliment,
 T'avois l'autre jour époustée,
 Tu n'en fus point épouvantée,
 Et tu ne dis seulement pas,
 Une petite fois hélas !

Mais le bourreau ni sa rudesse,
 Ne t'incommoda pas ladresse,
 Long-tems y a que tu sçai bien,
 Que les ladres ne sentent rien,
 Je te recommande au grand Pierre,
 Le Suisse à Monsieur Bassompierre,
 Qui te fouëtta tant l'autre jour,
 Tout au beau milieu de la cour,
 Où troussant ta chemise sale,
 Il te fit voir pleine de gale,
 Va donc ladresse, peronelle,
 Va t'en ailleurs chercher querelle,
 Vieille geuse du tems passé,
 Vieille rogneuse au cul cassé,
 Catin du tems de la Rochelle,
 Vieux fourniment, vieille carcasse,
 Va t'en au diable & dans l'Enfer,
 Servir de femme à Lucifer,
 Va t'en lui baiser au derriere,
 Aussi bien es-tu forcieri,
 Va t'en lui donner de l'ébar,
 C'est aujourd'hui jour de sabbat.
 Aga hée, t'es donc bien sçavante,
 D'y donc, Madame l'impudente,
 Parle donc hée grand Catin,
 Tu dois sçavoir parler Latin,
 T'es la dupe des Ecoliers,
 T'ont-ils pas donné des fouliers,
 Que tu porte tous les Dimanches,

Dis-moi quit'a donné ces manches ;
 Va, va, nous sçavons bien qui c'est,
 tu trouve bien là ton aquest,
 C'est la foïetteul de Navarre,
 Voyez, c'est une piece rare,
 Va, garre, garre, garre,
 Au Collège de Montaigu,
 C'est que tu trouve ton conte,
 Ne dois-tu pas avoir honte,
 Vilaine sottie pour un liard,
 Hé, qui voudroit ton nez camard ;
 Aga donc la belle Madame,
 Voyez, regardez cette infâme,
 Cette Catin, oiii par ma foi,
 Qui nous voudroit donner la Loi.
 Moi ma loi, louve c'est toi-même,
 tu l'as bien faite ce Carême,
 La loi quand t'avois entrepris,
 De vendre les filles à bas prix,
 tu pensois m'avoir attrappée,
 Gagnant une piece tapée,
 Mais je vis ta méchanceté,
 Vieille carcasse, dos foïette ;
 Impudente, double vilaine,
 t'avois lors la pense bien pleine,
 t'étois saoule jusqu'au gosier,
 Et de bonnes verges d'osier,
 Eussent été bien lors ton affaire,
 Pour bien épouster ton derriere,

Race

Race t'avois bûu comme un trou,
 tu grimacois comme un matou,
 Vilaine, tu m'avois venduë,
 Merci Dieu tu seras penduë,
 Si tu vis jusqu'à l'autre mois,
 Nous te verrons au bout d'un bois,
 Donner le foïet à la potence,
 C'est là qu'il faudra que tu dance,
 Avec ton chien de corps tout nud,
 Bien mieux que lors que tu as trop bû,
 La voulez vous voir Proserpine,
 Regardez sa chienne de mine,
 Considérez bien son museau,
 N'est-ce pas le vrai cu d'un veau,
 Voyez cette vieille racheuse,
 qui veut être encore amoureuse,
 Il n'en faut hee des amoureux,
 Pour lécher ton nez morveux,
 Découvre seulement ta fesse,
 voyez un peu la belle piece,
 Hée on verra ton cu galeux,
 Sors donc, sors de dessus tes cœufs,
 Viens un peu que je t'accomode,
 Jete veux coëffer à la mode.

qui toi ? quoi donc tu me battras ?
 Si je fors d'ici tu verras,
 Comment je cognerai ta bosse,
 Je te baillerai sur l'endosse,
 Laide, camarde, nez puant,

G

Chouïerte, hibou, chatüiant,
 Coureuse de nuit par la nuë,
 Tu sçais fort bien que l'on t'a vûë,
 Tu m'entens quand je te dis cela,
 Vilaine, croi-moi, lors de là,
 Si tu veux que je t'accomode,
 Et que je t'étrille à la mode,
 Tu verras bien ce que je sçais,
 Et de quelle façon je fais.

Les Vendeuses de Marées.

Allons, laissons ces Harangeuses,
 Voyons ces autres revendeuses,
 En passant de l'autre côté,
 Nous verrons quelque nouveauté,
 Approchez-vous, Dame Nicole,
 Dit l'une, voyez cette sole,
 de grands brochets, de beaux barbeaux,
 Des anguilles & des crapeaux,
 venez donc voici de la tanche,
 De bonne moruë toute blanche,
 Des excellens maquereaux frais,
 J'ai des grenouilles de marais,
 De belle carpe toute fraîche,
 On la vient tirer de la pêche,
 Ça venez donc prenez,
 Ecoutez, Madame tenez,
 Si voulez de la lamproye,
 J'ai la plus belle qui se voye,
 Ici vous pouvez acheter,

Sans vous amuser à trotter,
 Ma marchandise vaut un autre.

La Vendeuse de Pois.

Ça ne prenez vous rien du notre,
 Dit une autre marchande de ris,
 Venez voir, j'ai de beaux pois gris,
 J'en ai de vers pour le carême,
 Qui sont aussi doux que la crème,
 Si vous en voulez au cu noir,
 J'ai les plus beaux qu'on puisse voir,
 Prenez en, soyez assurée,
 Qu'ils sont d'excellentes purée,
 Ils sont venus de la Rochelle,
 Achetez-en, Dame Michelle,
 Sur mon ame ils sont merveilleux,
 Choisissez en, de tous les deux,
 Voyez cette fève marine,
 Regardez qu'elle a bonne mine,
 Mais encore à t'elle meilleure cu,
 Ne la faut que montrer au feu,
 Vous la verrez toute bouillie;
 Entrez un peu peur de la pluye,
 Vous mouillez votre éorillon,
 Là prenez un échantillon,
 De cette belle marchandise,
 Demandez à Dame Denise,
 La servante du gros Flamand,
 S'ils ne eussent pas promptement.

Hé bien ça donc, Dame Christine,

Allongez un peu votre échine,
 Et me faites voir ces beaux pois,
 Il m'en faut de tous les trois,
 Aussi de petite fevrolle,
 Il faut qu'elle soit un peu molle,
 Car l'autre jour le medecin,
 En regardant dans le bassin;
 Du petit qui fut à la selle,
 Reconnut bien que la mamelle,
 De la nourrice n'alloit pas,
 Il ordonna qu'à ses repas,
 On en feroit de la purée,
 Disant comme chose averée,
 Que la Fevrolle assurément,
 Fait venir du lait doublement,
 C'est pourtant chose bien certaine,
 Que la purée en est vilaine,
 Mais n'importe, ça, ça donnez,
 Allons donc dépêchez venez,
 Parce qu'il faut que je m'en aille,
 Prenez contre cette muraille,
 Et puis descendez promptement,
 Car il faut que je sois vite ment,
 Au logis, ou Monsieur le Maître,
 Est déjà devant moi peut être,
 Il revient tous les Samedis,
 Avant quatre heures du logis.

Vertu-chou, Madame Michelle;
 Me faut monter sur une échelle,

Je n'y vais pas si rudement,
 Faut aller un peu doucement,
 Si je tombois à la renverse,
 Voulez-vous que je bouverse,
 Et que je me rompe le cou,
 Comme un navet, ou comme chou.

Ho, ho, vraiment Dame Christine,
 Vous êtes un peu bien mutine,
 Si vous traitez le monde ainsi,
 Je pense bien ainsi (Dieu merci)
 Vous pouvez fermer la boutique,
 Quoi la moindre chose vous pique,
 Tout autre part on ne pouvoit point,
 De Marchande prompte à tel point,
 Ha, ha, pour une Revendeuse,
 Vous faites la déguiseuse,
 Adieu, adieu gardez vos pois,
 Vos fèves & toutes vos noix,
 Je ne veux pas qu'on me barguigne,
 Ni qu'une femme me rechine,
 Alors que je viens acheter,
 vous ne faites que marmoter.

Trédame, Madame Michelle,
 vous faites bien la Damoiselle,
 Hé, là, là, je nous connoissons,
 Il ne faut point tant de façons,
 Il semble à voir, à vous entendre,
 Que vous vouliez ici m'apprendre,
 Comme il faut faire mon métier,

Allez vous-en au savetier ,
Faire des contes de la sorte ,
Allons, sortez, gagnez la porte ,
Autrement je vous chasserai ,
Peut-être je vous frapperai .

Toi me frapper , Dame Chistine ,
Par ma foi rien as bien la mine ,
Tu me battras , peste la gueuse ,
Voyez cette double cagnieuse ,
Cette Marchande de poids ,
Avec son écuelle de bois ,
Comme elle fait l'entendüe ,
Semble qu'on ne l'ait jamais vüe ;
Hé as-tu que l'on te connoît bien ,
Je sçais beaucoup & ne dis rien .
Tu ne dis rien , hé boutte , boutte .
~~tu ne dis rien~~ qui écoute ,
Ne feint point , parle seulement ,
Allons donc boutte hardiment ,
Dégoïse chante ton ramage ,
Comme un perroquet dans sa cage .

Tu sçais beaucoup , hé que fais-tu
Michelle , avec ton nez pointu)
Parle donc dit , que veux-tu dire ,
Quoi tu viens ici pour médire ,
De moi jusques dans mon logis ,
Qu'est-ce que j'ai fait , parle , dis ,
Suis-je vesse , suis-je carongne ,
Ai-je la teigne , ai-je la rogne ,

Ai-je la gale ou le farcin ,
Suis-je une femme à mauvais train ,
Ou je suis quelqu'autre chose ,
Allons , dis le donc , si tu l'ose .

Si je l'ose , oùi je l'ose bien ,
T'es une qui ne vaut rien ,
Etant fille comme étant femme ,
Merci guieu la belle Madame ,
Je ne vaut rien , tu as menti ,
Jeanne appelle moi l'apprentif ,
qu'il frotte un peu cette carogne ,
Jarni il faut que je cogne ,
quoi jusques dans ma maison ,
Dans ma boutique tu m'aharcele ;
Tu veux faire comparaison ,
Tu me viens chercher querelle ,
Cuisiniers de trois deniers ,
Compagne des Palefreniers ,
torchon de pot , frotte marmitte ,
tu faisois tant la chatte-mitte ,
Et le diable ne dis jamais ,
Des injures comme tu fais .

Oùi , dà , j'en dis , & si j'en veux dire ,
quoi tu me pense contredire ,
Encore que tu sois sur ton ban ,
Je querellois tout un an ,
toi , ta mere & toute ta race ,
Mais si j'étois dedans la place ,
Je parlerois bien autrement ,

Je chanterois tout haurement ,
 Da ta vie une kyrielle ,
 Si tu n'étois point sur ta scelle ,
 Et que tu fusses là hors ,
 Je te frotterois bien le corps ,
 Mais je m'en vais , un jour j'espere ;
 Et peut-être avant qu'il soit guere ,
 Par ma foi tu le payeras ,
 Hé bien , bien , là là tu verras.

Je verrai , quoi veux-tu dire ?
 Hélas ! j'en ont bien vû de pire ,
 Qui ne me font pas mal au cœur ,
 Et si je n'en avons pas peur ,
 Vramant , vrament , j'en ont dans l'aîle ,
 J'avons peur de Dame Michelle ,
 O guieblezot , si j'en aurons ,
 Et bien , bien , là là je verrons ,
 Je ne craignons pas les servantes ,
 J'en ont bien vû de plus méchante.

Hé bien as-tu pris du plaisir ,
 De les entendre discourir ,
 Les servantes de ton village ,
 Ont-elles un si beau langage ,
 Allons nous - en , il se fait tart ,
 Jete veux mener autre part.

La rue de la Huchette.

Vers la rue de la Huchette ,
 Mais prend bien garde à ta pochette ,
 Autrement l'on t'attrapera ,

Et sans doute on te duppera ,
 Car en ce lieu là c'est la source ,
 D'où sortent les coupeurs de bourse ,
 Viens donc par ici , vient sur moi ,
 Mais sur tout prend bien garde à toi ,
 Toutefois allons vers la Grève ,
 Car je voi le jour qui s'acheve ,
 Aussi - bien est - ce ton quartier ,
 N'est-ce pas proche un Patissier ,
 Au bout de la couâellerie ,
 Tout devant une Hostellerie ,
 Attenant un Maître Horloger ,
 Que ton Pere t'a fait loger ,
 Parbleu je croi que tu devine ,
 Je suis avec ma cousine ,
 Dans cette maison justement ,
 Ho , bien , bien , allons vîtement ;
 Passons dedans la Lingerie ,
 Et puis dans la Ferronnerie ,
 Et de là nous nous en irons ,
 Vers Saint Jacques , & gagnerons ;
 Un carrefour où l'on rencontre ,
 Justement devant soi la montre ;
 Nous verrons là quelle heure il est ,
 Je sçai que pour ton interrêt ,
 Il faut que tu sois de bonne heure ,
 Dans la maison où tu demeure.

Ca , marche , gagne le devant ,
 Mais je voudrois auparavant ,

Passer aux Recommandresses,
tu verrois là bien des souplesses,
Et d'excellens tours qui s'y font;
Lorsque les Servantes y sont,

*Un homme que l'on prend prisonnier
pour un autre.*

Ha ! mon Dieu, voilà du vacarme,
Je voi tout le monde en allarme,
Morbleu nous sommes attrapez,
Où diable sommes-nous campez,
C'est un prisonnier que l'on mene,
Jarni nous voici bien en peine,
Ha ! teste-bille en sommes-nous ;
Tâchons de gagner la dessous,
Mais le moyen voici la presse,
Nous n'aurons ma foi pas l'adresse,
De nous jamais tirer d'ici,
La mallebosse le voici,
Regarde comme le sabou'e,
Au beau milieu de cette foule,
Diable c'est un homme bien-fait,
Demande un peu ce qu'il a fait,
routefois non : j'y vais moi-même,
Et j'usurai de stratagème,
Pour en sçavoir la verité,
Car je voi le monde irrité,
Il est vrai que cette canaille,
Ne fit jamais rien qui vaille,
Deux hommes en amassent six ;

Et les six en font venir dix,
A dix on en avoit fait venir trente,
A ces trente il en vient quarante,
Enfin l'on voit en un moment,
Qu'il se fait un soulèvement,
Sans que personne puisse dire,
Ce qu'il veut ni ce qu'il desire,
Il faut que je sçache pourtant,
Pour quoi, c'est qu'on presse tant.

Monsieur, un mot, je vous prie ;
Y a-il quelque batterie,
Où mene-t'on ce prisonnier,
Je ne sçais, mais un cordonnier,
Qu'on nomme Maître Dominique,
L'a vû passer devant sa boutique,
Et s'est mis à courir après lui.
Lors cet homme-là s'en est enfui,
Le cordonnier dit qu'on le prenne,
Que l'on l'arrête & qu'on lui mene.
Au même tems des Crocheteurs,
Et grand nombre de serviteurs,
Sont sortis de chez leurs maîtres.
Aussi-tôt qu'ils ont vû paroître,
Celui là que l'on poursuivit,
Et qu'il fuyoit tant qu'il pouvoit,
Mais près de la rue, Tire-chappe,
Un Frippier a dit je te happe,
Et l'a saisi par le colet,
Lui présentant un pistolet.

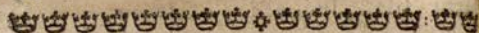
Alors on a vû la marmaille ,
 Se mêler avec la canaille ,
 Qui tient ce pauvre prisonnier ,
 Et le traite en vrai sa fanier ,
 Cependant le Cordonnier drille ,
 Et tâche de parler à Gille ,
 Il confesse qu'il a grand tort ,
 Qu'il s'est mépris un peu trop fort ,
 En s'enfuit dedans l'autre rue ,
 En reconnoissant sa bévue ,
 Car il avouë ingenuëment ,
 Qu'il s'est trompé très lourdement ,
 Et qu'il prenoit ce pau. re diable ,
 Pour un qu'il estimoit coupable ,
 D'avoir débauché son valet ,
 Un jour joüant au palet ,
 Cependant cet homme le trouve ,
 Dans une trouve qui controuve ,
 Cent mille maux qui n'a pas fait ,
 Regarde bien , vis-tu jamais ,
 De plus grande , badauderie ,
 On voit tout le Monde qui crie ,
 Et qui court sans sçavoir pourquoi ;
 Allons laissons cela sur moi ,
 Dépêchons on ne voit plus gontte ,
 Il nous faut prendre une autre route .
 Ah ! tête-bleu , je suis perdu ,
 Faut il avoir tant attendu ,
 Pour - être traité de la sorte ,

Jarni - bleu , le diable l'emporte ,
 Ce grand faquin , ce grand brutal ,
 Que tu vois - là sur ce cheval ,
 A rempli mon habit de bouë ,
 Mal- peste , je te l'avouë ,
 Je suis touché sensiblement ,
 Voilà tout mon habillement ,
 Perdu sans aucune ressource .

Adieu je m'en vais d'une course ,
 A mon logis pour me changer ,
 Va-t-en , tu n'as plus de danger ,
 Mordi mes canons , mes manchettes ;
 Mes galons & mes éguilletes ,
 Je suis gâté jusqu'au colet ,
 L'indigne maraud de valet ,
 Ce Coquin là , dans une rue ,
 Piquer une bête qui rue ,
 C'est bien pute méchanceté ,
 Jarni. goi de la saleté ,

Ho bien , adieu , car je te quitte ,
 Dans un autre jour je t'invite ,
 A voir le reste de Paris ,
 Cependant chante , & ris .





LA FOIRE S. GERMAIN

EN VERS BURLESQUES.

Par Monsieur SCARON.

S Angle au dos, bâton à la main,
Portes chaises que l'on s'ajuste,
C'est pour la Foire Saint Germain,
Prenez garde à marcher bien juste.
N'oubliez rien, montrez moi tout,
Je la veux voir de bout-en-bout,
Car j'ai dessein de la décrire,
Mise au ridicule museau,
De qui si souvent le nazeau,
Se fronce à force de rire,
Mère qui regis la satire,
Viens me rechauffer le cerveau.
Guide mon esprit follet,
Qui sur tous chers le Burlesque.
Souffle-moi par un camoufflet,
Un stile qui soit bien crottesque,
J'en veux avoir du plus plaisant,
Et fust-il un peu méditant,
J'employerai tout, vaille que vaille,
Mais devant que de rimasser,
Bannissons de notre penser,
Tout souvenir qui le travaille,

Et commençons par la canaille,
Qui nous empêche de passer.
Que ces badauds sont étonnez,
De voir monter sur des échasses,
Que d'yeux, de bouches & de nez,
Que de différentes grimaces,
Que ce ridicule Harlequin,
Est un grand amuse coquin,
Que l'on acheve ici de bouttes,
Que de gens de toutes façons,
Hommes, femmes, filles & garçons,
Et que ces culs à travers cottes,
Amasseront ici de crottes,
S'ils ne portent des callegons.
Ces Coche's ont beau le hâter,
Ils ont beau crier, gare, gare,
Ils sont contraints de s'arrêter,
Dans la presse rien ne démaie,
Les bruits des pénétrants sifflets,
De flûtes & des flageolets,
Des cornets, hautbois & musettes,
Des vendeurs & des acheteurs,
Ses mesle; celui des sauteurs,
Et des tabourins & fornettes,
Des joueurs de Marionnettes,
Que le peuple tient pour enchanteurs.
Mais je commence à me lasser,
D'être si long-tems dans la boutte,
Porteurs, laissez un peu passer,
Ce Carosse qu'il ne vous loue,
Et puis pour Marcher sûrement,
Appliquez-vous soudainement,
A son damasquillé derrière,
Moins du monde vous poussera,
Le chemin il vous frayera.

Mais il reculoit en arriere ,
De peur de briser noire bierre ,
Faites de même qu'il fera.

Quelqu'un sans doute est attrapé ,
J'entens la trompette qui sonne ,
Bien souvent pour être duppé ,
Ici tout son argent on donne ,
Ha ! je le vois le maître sot ,
Qui gratte sans dire mor ,
En recevant la babiole ,
Qui de son argent est le prix ,
Dieux ! de quelle joye est épris ,
Le maudit blancqueur qui le voit ,
Et que la duppe qu'il console ,
A peine à revenir à ses esprits.

Mais qu'est ce que je viens de voir ,
Une Dame au milieu des crottes ,
Est-ce gageure ou desespoir ,
Mais peut-être à l'école des bottes ,
Ha ! vraiment, je n'en dis plus rien ,
Et l'approchant je connois bien ,
Que c'est une belle homicide ,
Au nez de laquelle ce beau fard ,
Composé de craye & de ard ,
Déguise bien plus d'une ride ,
Et que Filou qui l'a guide ,
Est son brave ou bien son cornard.

Que de peintures affiqueurs ,
Dont les meres & les nourrices ,
Regaleront leurs marmouzzets ,
Que de gâteaux & pain d'épices ;
Ici aimât laquais bigarré ,
Maintes petits diables chamarré ,
Fait au bourgeois guerre cruelle ,
Pendant que son Maître court ,

Pousse

en Vers Burlesques.

Pousse maint amoureux hoquet ,
Vis à-vis quelques donzelle ,
Qui l'amuse de la prunelle ,
Et de son affecté caquet.
Que ses souillons de Gauffriers ,
Font sentir l'odeur du fromage ,
Et que ces noirs Chaudronniers ,
Font un fâcheux carillon ge ,
Mais nous voilà quasi dedans ,
Bon-jour la Foire, Dieu soit ceans ,
Je suis un pourceul de jate
Qui vient tout exprès de ch z-nous ,
Non , pour acheter des bijoux ,
Mais pour un grand bien de ma ratte ,
Sur votre lot qui tant éclate ,
Faire quelque Vers aigres & doux.

Prenez bien garde à ce Soldat ,
Ou plutôt ce grand as de pique ,
De fine peur le cœur me bat ,
Que contre-nous il ne se pique ,
Porteurs , marchez discrettement ,
Ne heurtez rien , mais posément ,
Mettez-moi par toute la Foire ,
C'est ici, Monsieur , mon cerveau ,
Qu'on verra si je suis un veau ,
Si je merite quelque goire ,
Et si not e docte écritoire ,
Fera quelque chose de beau.

Petit trimceur trop venté ,
Prenez garde de ne rien promettre ,
Rengainez votre vanité ,
Ou diable vous al'ez mettre !
Et quoi ! ne sçavez-vous pas bien ,
Qu'un conte ne vaut jamais rien ,
Quand on dit je vous ferai xire ,

Je crains pour vous quelque revers,
Je crains que les Marchands divers,
Sur lesquels vous a lez écritre,
N'habillent, ou li u de les lire,
Leur marchandise de vos vers.

Arrêtez, certain Jouve ceau,
Chez un Confiturier se glisse,
Son dessein n'est que bon & beau,
Mais j'ai peur qu'il ne rediffuse,
Et remarque à ses côtez,
Les Pages fort peu dégouttez,
Une troupe bien arrangée,
Et mal faïtant au deraier point,
Que pour eux il soit bien à point,
Tenant à deux mains sa dragée,
Qui des Pages sera mangée,
Et donc il ne mangera point.

Il ne sçait pas de quel d'effin,
Sa confiture est menacée,
Et qu'il verra le festin,
De l'argent à gregue troussée,
Hau le voil devalisé,
Dieux, qu'il en est scandalisé:
Que son suere qui le partage,
Parmi tous ces demi filoux,
Lui caute un étrange courroux,
Et qu'à les yeux rempli de rage,
Un Escluyer fouëttrant un Page,
Seront un spectacle bien doux.

Que des Gent-hommes à dié,
Sont de nature peu courtoise,
Que des Damoisieux sans pitié,
Pour peu de chose sont de noise,
Qu'ils ont de fureré répandu,
Qui pourtant le sera perçu,

Par cette Irlandoise bande,
Il sera bien-rôt ramaisé,
Mais les lieux où l'on est pressé,
Ne sont pas ceux que je demande,
Dégageons de foule si grande,
Notre corps demi fricalse.

Allons faire de l'inconnu,
Au milieu de l'Orféverie,
Sans doute j'y serai tenu,
Entaché de biatterie,
Vous en ferrez questionnez,
Le desir de me voir au nez,
S'emparera de quelque reste,
Mais lors que qu'un qui l'au a
De mon nom vous enquêtera,
Sans lui faire beaucoup de fesse,
Ditt s lui que c'est une beste,
Qui peut être le picquera.

Ici le bel art de pipe,
Très impudément se pratique,
Ici se laisse attraper,
Qui étoit aux pieux faire la rique,
Approchons ces gens assemblez,
Hommes parmi femmes mêlez,
J'y vois ce me semble une duppe,
Car ce beau port poût coupé,
D'un touffu panache hoppe,
Près cette brûlante luppe,
Qui bien plus que son jeu l'occupes,
Qu'est-ce qu'un Damoiseau d'upé.

Qu'ils sont d'accord ces assassins,
Qui de paroles s'en remangent,
Qui sont pour faire de larcins,
De leurs dez qu'à tous temps ils changent,
Que ces deux demons incarnent.

Sont sur ce pauvre homme achetés,
 Qui perd tout en grattant la tête,
 Et sans dire le moindre mot,
 Ha ! qu'il a bien trouvé son sort,
 Celui la jure & tempête,
 Et que l'autre fait bien la bête,
 Avec son selement de bigor.
 Foire, l'element des coquets,
 Des Filoux & des Tire-laines,
 Foire, ou l'on vend moins d'affiquets,
 Que l'on ne vend de chaire humaine,
 Sous le pretexte des bijoux,
 Que l'on fait de marcher chez vous,
 Qui ne sont qu'à la brune,
 Que chez vous de gens sont deçus,
 Que chez vous se perdent d'écus,
 Que chez vous c'est chose commune,
 De voir conserver la rancune,
 Les galans avec les cocus.

Tout ce qui reluit n'est pas or.
 En est pays de piperie,
 Mais ici la foule est encore,
 Sans respect de la piperie,
 Menez-moi chez les Portugais,
 Nous y verrons à peu de frais,
 Des marchandises de la Chine,
 Nous y verrons de l'ambre gris,
 De beaux ouvrages de vernis,
 Et de la porcelaine fine,
 De cette contrée divine,
 Ou l'on vit de ce Paradis.

Nous achetons des bijoux,
 Nous boirons de l'Aigre de Cedre,
 Mais comme diable feront-nous,
 Pour trouver un crime en edre,

N'importe ne taboulons rien,
 Edre & cedre riment fort bien,
 N'en déplaise à la Poésie,
 La frabrique des Vers,
 Sur tout ces objets divers,
 Dont j'ai l'ame toute farcie,
 M'a fatigué la fantaisie,
 Et mis l'esprit presque à l'envers.

Beau Portugais de Portugal,
 Qu'un verre on ne me délivre,
 Si l'Aigre de Cedre est loyal,
 J'en achete plus d'une livre,
 Courez donc un peu vos estés,
 Un peu moins de civilisé,
 Et bon marché que Marmelade,
 Scachez homme au petit rabat,
 Que je suis plus friand qu'un chat,
 A cause que je suis malade,
 Me montrez donc rien qui soit fade,
 Ou qui ne soit pas délicat.

Il est ma foi délicieux,
 Il est merveilleux ce brevage,
 Et n'est Muscat ni Condrieux,
 Qui m'en fit mépriser l'usage,
 N'en déplaise aux buveurs de vin,
 Par mon chef il est tout divin,
 Laquais, tenez cette bouteille,
 Mais gardez bien de la casser,
 Et tâchez de vous en passer,
 En ami je vous conseille,
 Car je veux bien perdre l'oreille,
 Si vous ne vous fassiez chasser.

Adieu, Seigneur Lopes, bon soir,
 Bon-soir aussi, Seigneur Rodrigue,
 Lorsque je reviendrai vous revoir.

Vous me trouverez prodige,
 Il est ce me semble saison,
 De retourner à la maison,
 Je vois déjà de la chandelle,
 Et ne voi plus rien de nouveau,
 Qui puisse porter au cerveau,
 A faire une Stance nouvelle,
 Puis j'en v. udrais faire une belle,
 Et je ne vois plus rien de beau.
 Tout beau, petit Poëte tout beau,
 Nous allez-vous apprêter à rire,
 Vous ne voyez plus rien de beau.
 Certes cela vous plaît à dire,
 A cette heure de tous cozez,
 Arrive ici des beautez,
 Qui n'y viennent qu'à la nuit sombre,
 A cette heure, quand pour Philis,
 Poudrez, frisez, lui sans polis,
 Ses appellans Soleils a l'ombre,
 Leurs disent fleurettes sans ombres,
 Sous leurs rose & leurs lys,
 Voyons un peu ce Epiciers,
 Chez lesquels tant de monde achèpte,
 O ! poivre blanc que volontiers
 Pour vous je vuide ma poche te,
 Scachons s'ils en pourrout avoir,
 Mais je n'apprends que du noir,
 Qui font peu l'appetit reveille,
 Au lieu de ce poivre de prix,
 Qui purifie les esprits,
 Est de l'Orient la merveille,
 Préfère à la saison paille,
 Et préfère à l'ambre gris.
 Adieu Peintres, adieu Ingres,
 Je laisse votre belle liste irez,

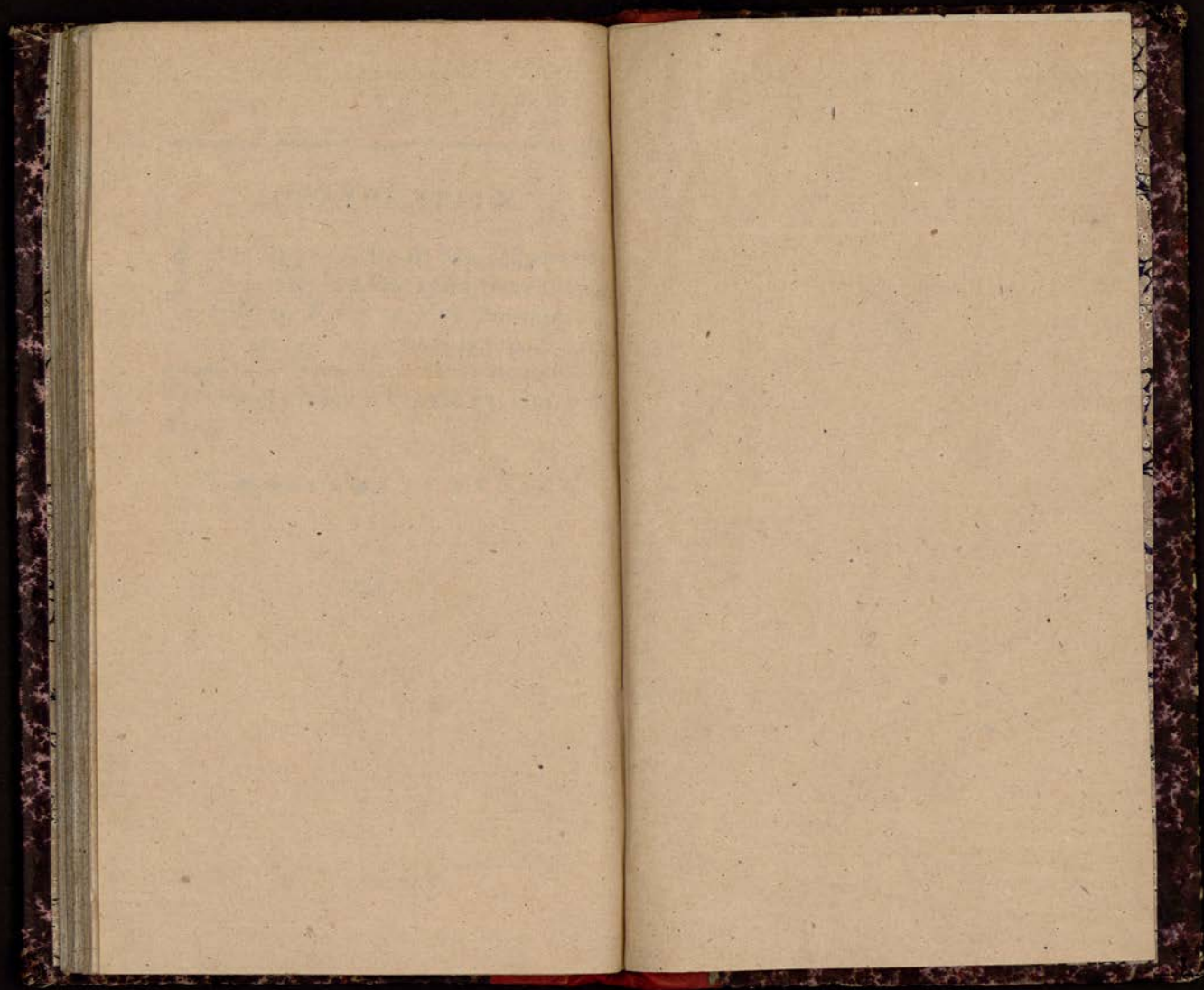
Et celle des autres Merciers,
 A quelque meilleurs écriroire,
 Adieu la Foire saint Germain,
 Je vois, non pas en parchemin,
 Mais en papier blanc comme craye,
 Travailler à votre tableau,
 Mais demontre le nouveau,
 Avec raison je m'en effraye,
 Et j'ai peur qu'on ne raye,
 Comme un malheureux poëtereau,
 Ainsi chantoit un malheureux,
 Quoi qu'il n'eût quasi point d'haleine,
 Et que son poulmon caraqueux,
 Ne fin fortir sa voix qu'à peine,
 Il le faisoit pour tant beau voir,
 Car Juste au corps de velours noirs,
 Habitoit sa carcasse tendre,
 Si main un baston tout noir,
 Qui par tout alloit & venoit,
 Où sa main ne pouvoit s'étendre,
 Excusant sans se méprendre,
 Ce que le malade ordonnoit.
 Quoi que son chant fust enroué,
 Que ridicule fust sa lyre,
 Et cru-t'il qu'il seroit loué,
 Si Monsieur daignoit en s'ouïre,
 Car il n'a chané seulement,
 Que pour son seul contentement,
 Tout autre fin, il desavoue,
 Et quand quelqu'un s'en moquera,
 Et son charme mepisera,
 Il lui fera ma foi la moué,
 Et qu'on le blâme ou qu'on le loue,
 Au diable il s'en souciera.

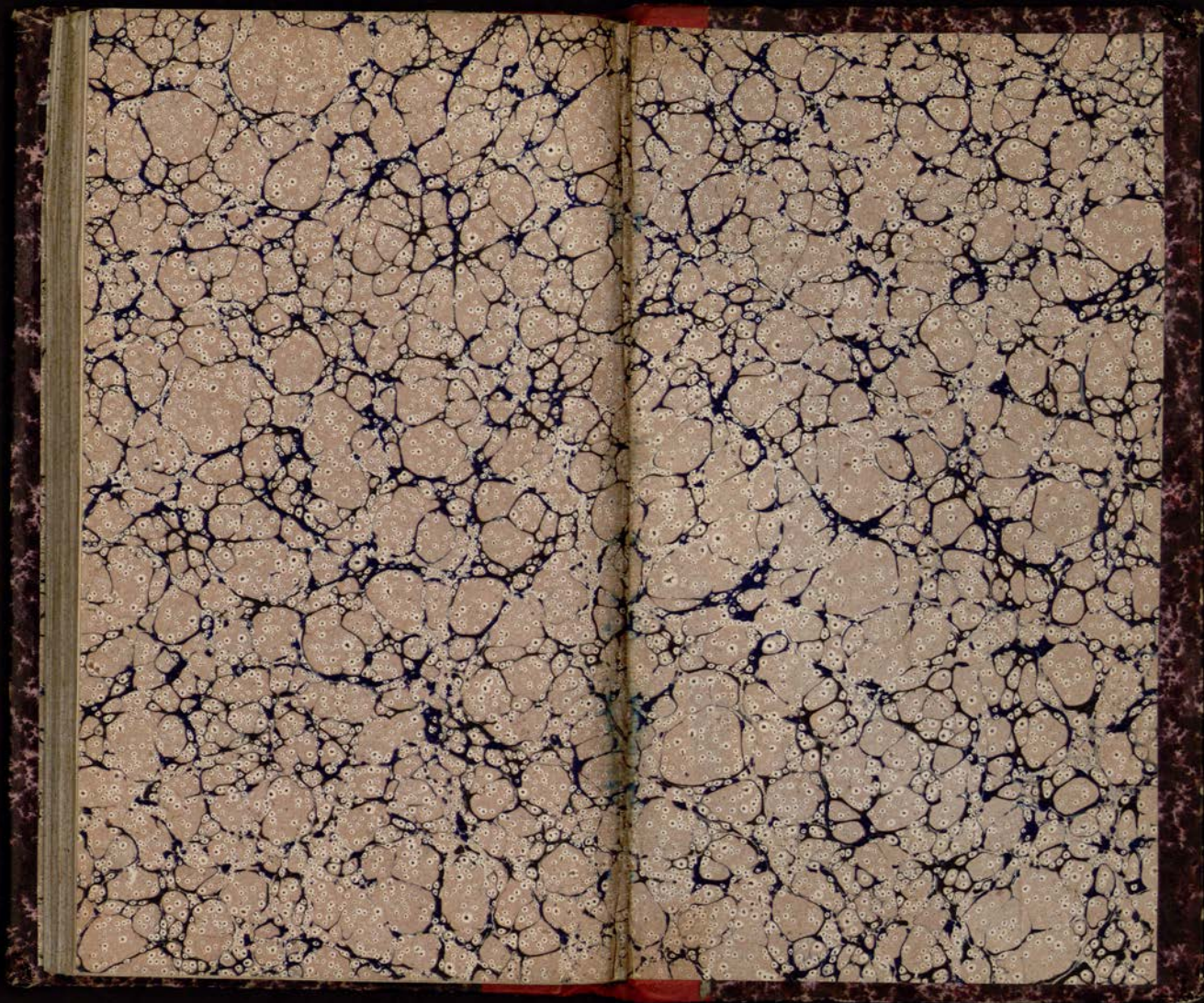
APPROBATION.

J'A y lû par ordre de Monseigneur le
Chancelier le Livre ayant pour titre,
La Ville de Paris en Vers Burlesques,
dans lequel je n'ai rien vû qui puisse en
empêcher l'impression, en foi dequoi j'ai
signé ces presentes. A Paris le 25. Octobre
1705.

C. MALLEMANS DE SACE^r.







VI
DE
EN